

Le Courrier du Canada.

JOURNAL DES INTERETS CANADIENS.

JE CROIS, J'ESPÈRE ET J'AIME.

Feuilleton du *Courrier du Canada*
30 OCTOBRE 1876.—No. 13

LA VEILLEUSE.

(Suite.)

Il lui manquait de deviner une énigme, dans laquelle un sentiment, dont elle ne pouvait encore se rendre compte, se trouvait peut-être intéressé.

Les barrières qui tomberont, dit-on, entre les nations qu'elles séparent, s'abaissent bien plus facilement entre des voisins qui s'entendent. Quand Stanley était de retour de ses travaux dans les longs jours d'été, il avait regardé souvent les deux enfants qui sautillaient près de son grillage comme de jeunes faons qui sont gardés dans un parc. Il avait toujours quelque friandise à leur passer à travers les barreaux.

Une familiarité plus intime s'établissait, grâce à leur gentillesse, et bientôt il fallut leur ouvrir la porte de communication. Samuel, qu'on appelait plus souvent Sam, et sa gracieuse sœur Noëmi y pénétraient comme chez eux, et savaient si bien amuser par leurs saillies et leur naturel le grave astronome, qu'il ne pouvait se décider à les congédier.

C'était bien le cas pour l'attente d'aller les chercher et de les gronder doucement d'être si indiscrets. Ce qui lui donnait une occasion de plus de faire valoir ses grâces, de faire rayonner ses yeux noirs qui flamboyaient sous la pénombre des lilas.

Stanley s'amusait de cette mise en scène en paraissant tout occupé de ses livres qu'il feuilletait sur la table de pierre. Il n'était pas fâché de voir les caractères se développer sans contrainte, car l'expérience qu'il avait acquise aux dépens de ses plus belles années et de ses plus riantes illusions avait fait de lui un prudent observateur et un habile diplomate. La débâta avait donc affaire à forte partie.

—Ma petite Ida, disait Noëmi avec l'instance entraînante des enfants, chante-nous donc cette belle chanson que nous disions hier à ton piano. Tu sais, Ida, chante-la sous les arbres, ça sera encore plus beau.

—Mimi, voulez-vous vous taire, disait Ida à demi-voix, vous voyez bien que M. Charles travaille, et, si nous le dérangeons, il ne nous laisserait plus venir.

—Comment pourriez-vous me déranger, mademoiselle, disait Stanley sans perdre de vue ses livres et avec une politesse affectée, je serais véritablement charmé d'avoir l'honneur de vous entendre.

Et Ida, après s'être longtemps fait prier, commençait d'une voix tendre et émue une romance sentimentale ; mais elle se retirait confuse sans vouloir dire le dernier couplet qui est souvent plus expressif que les autres, et qui est défendu dans la plupart des pensionnats bien dirigés.

Pholoe, en sortant de l'atelier et en traversant le jardin, avait quelquefois remarqué ces entrevues, et, bien qu'elle n'eût aucun droit aux préférences de Stanley qui ne lui avait pas adressé une parole et un regard depuis qu'il vivait près d'elle, elle éprouvait en passant un malaise dont elle ne pouvait se défendre.

Comme elle avait vu madame Hermel pendant son court séjour à Paris entrer familièrement avec sa fille dans le jardin de Stanley, elle supposait que quelques projets de mariage avaient peut-être été encouragés par la mère d'Ida, qui parlait volontiers de la dot et des espérances de sa fille ; mais alors elle se demandait si la générosité apparente de Stanley, dont tout le poids retombait sur elle, n'était pas un moyen de se rapprocher de celle qui paraissait lui plaire ; puis aussitôt elle chassait cette mauvaise pensée, qui était à son créancier confidentiel tout le mérite d'une bonne action, et elle gardait son secret dans son cœur.

Claudius, avec toute la liberté de son caractère et de son langage, était moins discret, et d'un ton railleur il n'avait pas manqué de faire complimenter à la mère d'Ida des succès de sa fille près de *mylord*. Madame Martel surtout insistait, autant qu'elle le pouvait faire, pour que sa sœur recommandât à Ida une tenue plus réservée et plus prudente ; et elle ne manquait pas de bonnes raisons pour motiver cette demande.

Madame Hermel avait assez mal interprété cet avertissement tout

amicale. Elle n'avait voulu y voir que le calcul d'une mère qui veut ménager un parti à sa fille et qui redoute une concurrence.

—Je conviens bien que ma fille n'entend rien aux soins du ménage, avait-elle dit à sa sœur avec intention, mais je ne l'élève pas pour être une femme de chambre. Quant à sa conduite dans le monde, sois tranquille ; grâce à Dieu, ma fille a reçu près de moi des principes assez chrétiens pour savoir se diriger ; et après tout, si ses talents et sa beauté, sans compter sa fortune, séduisent un galant homme, je n'y peux rien, et je crois qu'il ne fera pas une mauvaise affaire. Si mon Ida a du goût pour lui, ce n'est pas moi qui m'opposerai au bonheur de mon enfant. Ce n'est pas en province que je puis songer à l'établir convenablement : ce n'est plus qu'à Paris qu'on trouve à se marier. Ainsi c'est à elle de profiter de ses avantages, je n'empêche pas les autres de faire de même.

La seule réponse à une telle insinuation eût été de déclarer que le séjour d'Ida n'était plus possible dans la maison du faubourg, depuis la présence de l'étranger ; mais madame Martel aimait à garder tous les ménagements : avec la réserve de son caractère, elle comprit combien cette démarche pourrait être mal interprétée par un esprit prévenu, elle laissa donc subsister des entretiens qu'elle ne pouvait empêcher.

Elle eût pu demander l'établissement d'une clôture définitive, mais c'était suspecter et blesser le jeune savant ; et d'ailleurs les barrières n'y font rien. Elle avait rempli son devoir en avertissant la mère ; ce qu'elle savait du reste de la froideur et des goûts studieux de Stanley était de nature à la rassurer, et les renseignements que lui avait donnés, dans une récente visite, son ancien et excellent protecteur de l'Observatoire lui inspiraient plus de confiance encore.

Le locataire continua donc à être favorisé des visites d'Ida, qui gravitait comme un astre errant dans le voisinage du berceau de lilas. Jamais elle ne fut si assidue près des enfants, elle qui ne pouvait souffrir leur voisinage et craignait tant pour la fraîcheur de ses ajustements ; elle entraînait chez Stanley à leur suite, elle se mêlait à leurs jeux avec une grâce enfantine, ce qui lui permettait de jouer les ingénues, de se couronner de feuillage et de donner un air plus piquant à sa physionomie habituelle.

Stanley, comme nous l'avons dit, savait que c'était à son bénéfice qu'on donnait ces représentations, et, en spectateur bien avisé, il était trop poli pour ne pas les payer quelquefois d'un sourire ; mais, si la séduisante Ida avait pu lire au fond de son cœur, elle aurait peut-être été bien surprise d'apprendre que le silence de Pholoe le touchait plus que la voix émue qui lui chantait des romances.

Sans se laisser prendre dans le cercle magique dont la coquetterie déroulait les anneaux autour de lui, il cherchait le soir la fenêtre où avait brillé la veilleuse, avec plus d'intérêt qu'il ne suivait Ida dans ses jeux. Cette fenêtre n'était pas éclairée, et Stanley trouvait que c'était bien.

Pholoe, qui se repentait d'une imprudence bien innocente du reste, tenait sa lampe dans un angle d'où elle ne projetait plus de lumière au dehors ; elle-même ne paraissait plus à sa fenêtre ; mais, en voulant se faire oublier, elle ne parvenait peut-être qu'à attirer l'intérêt sur sa sagesse, et à faire deviner ce qu'elle devait souffrir.

XII

LA CONSULTATION.

Un jour que Stanley était revenu de ses travaux plus tôt qu'à l'ordinaire, il fut tenté, malgré sa réserve habituelle, de faire à son voisin Claudius une visite qu'il avait projetée et qu'il lui semblait urgente.

—Eh bien, cher savant, dit familièrement l'artiste sans se détourner de son travail, donnez-nous des nouvelles des étoiles.

Stanley lui tendit la main, et salua Pholoe qui travaillait assidûment près de lui.

—Des étoiles ? répondit-il en souriant, je n'en sais rien de nouveau. Je croyais en avoir trouvé une, mais je l'ai perdue dans le ciel.

—Ce sont de ces choses qui se retrouvent, dit l'artiste ; et, en cherchant bien, vous en découvrirez peut-être deux au lieu d'une sous le berceau de lilas, les poètes n'ont-ils pas comparé deux beaux yeux à deux étoiles ?

Dans cette circonstance, Stanley se trouvait un peu embarrassé de la maladresse et de la légèreté de

l'artiste.

—Je suppose, dit-il, que vous voulez parler de mademoiselle Ida qui daigne quelquefois venir avec les enfants troubler ma solitude ? Elle a en effet de jolis yeux ; mais, nous autres, savants, nous devons regarder plus haut.

Ce fut le tour de Pholoe d'être sur des charbons ; que devait-elle croire ? que devait-elle penser de cette conversation inattendue ? Elle ne voyait plus ce qu'elle faisait, et s'excusant sur ce que sa mère devait l'attendre depuis longtemps, elle disparut.

—Mon cher voisin, dit Stanley quand ils furent seuls, voici ce qui m'amène. Vous savez qu'un voyageur a la prétention d'avoir tout vu et de tout savoir...

—Oui, de tout savoir ; je suis de votre avis, interrompit l'artiste, et sans vos voyages, aurais-je le secret de cet incomparable bleu céleste que je me garderais bien de transmettre à mes confrères ? chacun pour soi ! Voyez quels tons excellents ! ajoutez en tenant son œuvre à distance.

—Je crois, dit Stanley, que vous pourriez tirer parti de ce bon hasard, et j'en serais charmé ; mais je veux vous parler d'un sujet plus intéressant.

(à suivre.)

FRANCE.

Paris, 9 octobre.

En écrivant que les journalistes radicaux et mécréants nous procurent le phylloxera, j'étais sûr d'augmenter toute la meute, ce qui n'a pas manqué. De la part d'un homme qui a des vignerons et qui vit de leur produit, il y avait peut-être quelque imprudence à provoquer une explosion nouvelle de blasphèmes, sachant que le blasphème, surtout celui qui est public, est ce qui attire davantage les fureurs du Ciel.

Il faut pourtant faire entendre ces vérités à ceux qu'elles étonnent, et les leur prouver, s'ils ont la naïveté ou l'audace d'en demander la preuve, ainsi qu'a fait M. Sarcy, le mystifié perpétuel. Mystifié jusque dans ses derniers retranchements et ne sachant plus que dire, il crut trouver un refuge dans la question du phylloxera et donna dans le panneau tête baissée. Il demanda d'un ton moitié rogue, moitié piteux, comment il avait pu « déchaîner » le phylloxera sur la vigne d'autrui.

La réponse ne se fit pas attendre. Elle était prête depuis quelque trois ou quatre mille ans : une prophétie de la Bible, remarquable par sa précision, que M. Louis Veuillot avait rappelée naguère dans les colonnes de *l'Univers*.

Mais s'il est désagréable de s'entendre dire qu'on est cause de tels désastres, il est plus désagréable encore de se l'entendre prouver. On se rebelle contre l'évidence, on ne veut pas être convaincu. Puisqu'il se rencontre des esprits rebelles aux démonstrations, même mathématiques, et qui n'y comprennent jamais rien, à plus forte raison en est-il de même des vérités morales, que la passion est intéressée à contredire. L'antiquité de la menace, sa précision et son événement devraient donner à réfléchir. Point du tout ; en avant les quolibets ! Il est plus commode d'invoquer et de railler, que de se reconnaître, de se convaincre, et surtout de s'amender. Pour avoir l'air de donner quelques raisons, on répond que c'est bien vieux une prophétie de quatre mille ans, et que c'est beaucoup d'honneur d'être désigné si longtemps à l'avance.

S'ils y trouvent de l'honneur, c'est leur affaire ; mais enfin, puisque trois ou quatre mille ans c'est trop vieux pour une prophétie, et qu'à si grande distance il a été impossible de prédire un fléau tout moderne, que pour tant nous voyons clairement annoncé, nous tâcherons de contenter ces messieurs. N'y aurait-il pas quelque avertissement prophétique dans un temps plus rapproché de nous ? Trente ans, est-ce trop ancien ? Alléguera-t-on la prescription ? Cette ressource même fait défaut. Les trente ans sont révolus depuis quelques jours seulement, le 19 septembre ; et le phylloxera date de plus haut.

Il y a donc trente ans, la sainte Vierge apparut à deux petits bergers sur la montagne de la Salette. Vous ne le croyez pas, mais attendez un peu. J'étais jeune alors, et dans la naïveté de ma jeunesse, dans la prétendue sagesse de mon inexpérience, je ne le crus pas plus que vous. Je me permettais de craindre qu'on discréditât les choses de la religion, si l'on attachait trop d'importance aux propos de deux petits pâtres, qui pouvaient ou avoir été joués, ou se faire un jeu de mentir. Qui répondrait de

la vérité de leur parole ou de celle qu'ils avaient entendue et qu'ils rapportaient ?

Ce fut l'événement ; ce fut le fait évident, palpable, indiscutable. Ces bergers avaient dit qu'une Dame lumineuse leur était apparue, plongée dans une profonde tristesse. Elle s'était plainte des outrages que reçoit son Fils, surtout par le blasphème et par la violation de la loi du dimanche. Elle avait déclaré que son Fils était irrité, qu'elle ne pouvait plus retenir son bras prêt à frapper. Que si l'on ne changeait pas de conduite, elle annonçait la maladie des pommiers de terre et celle de la vigne, avec d'autres fléaux dont la plupart se sont réalisés depuis, quelques-uns pas encore. La maladie des pommiers de terre avait commencé à la récolte précédente ; la Dame annonça qu'elle durerait, et elle dure encore. Quant à la maladie de la vigne, personne au monde n'y songeait.

C'était en pleine prospérité du règne de Louis-Philippe, alors que son gouvernement semblait le mieux assis. Nul, pour ainsi dire, ne se mit en peine de la prophétie que pour en plaisanter ou pour taxer de sot fanatisme ou d'imprudence inconsidérée quiconque se permettait de la prendre au sérieux : voilà pour les sages. A plus forte raison, ceux qui étaient invités à se corriger n'en eurent aucun souci. Ils continuèrent de blasphémer, de débiter des impiétés de vive voix et par écrit, de violer le repos du dimanche, et les journalistes et les hommes d'Etat, de compter parmi les droits de l'homme la précieuse et féconde liberté de provoquer la colère divine. Les malheurs publics ne manquèrent pas. Pour ne parler que des récoltes, les vignerons firent connaissance avec l'oidium. Devant ses ravages, les plaisanteries sur les prédictions de la Salette commencèrent à paraître d'un goût douteux. Mais voilà que les hommes de science découvrent un remède, un palliatif plutôt, qui, sans faire disparaître le mal, permet de mener à bien la récolte. Il fallait rendre grâce à la miséricorde céleste pour un répit si opportun. Au contraire, c'en fut assez pour mettre en oubli les menaces. La science a remède à tout : elle a en raison du fléau de Dieu, si tant est qu'il y eût fléau et qu'il y ait un Dieu. On peut donc en prendre à son aise, et jurer et insulter et se moquer des commandements. Quoiqu'il arrive, la science n'est-elle pas là pour parer à tout ?

Quelques années se passent dans une prospérité rassurante, et voilà qu'une petite bête, presque imperceptible, venue, dit-on, d'Amérique, s'implante dans quelques vignobles. Ce n'est plus le fruit, comme avec l'oidium, mais la souche même qui périclite. D'abord, ce ne fut qu'un désastre local. Puis, le mal s'étend de proche en proche : la prospérité publique est atteinte. C'est maintenant une calamité générale.

Elle fut annoncée, dès 1846, quand il n'était encore question d'aucune maladie de la vigne. Elle le fut comme châtiement des blasphèmes et de la révolte contre les commandements. Le fait ne peut se nier : on se moqua bien assez de la prédiction si tôt qu'elle fut connue. L'effet a suivi la menace, l'événement la prédiction.

Il est donc démontré, soit par l'antique prophétie du Deutéronome, soit par la prédiction plus récente et non moins précise, non moins explicite de la Salette, que la nouvelle maladie de la vigne a le caractère d'un châtiement. Le genre d'offenses qui devait plus particulièrement l'attirer a été spécifié à l'avance. Mais où est la responsabilité des journalistes, dont la Vierge de l'apparition n'a point parlé ? Il est vrai qu'elle n'avait pas à le faire, s'adressant à des enfants qui ne savaient ce que c'est qu'un journal et qu'un journaliste.

On pourrait dire à leur décharge que bien avant qu'ils existassent, on a travaillé le dimanche et blasphémé. Mais si des offenses de ce genre de la part de simples charretiers et laborieux suffisent à attirer les fléaux du Ciel sur tout un peuple, que ne sera-ce pas des mécréants de lettres, dont les blasphèmes vont plus loin, sont plus méchants et non moins grossiers le plus souvent ? Sans eux, il y aurait des fautes isolées ; par eux, le mépris du nom et de la loi de Dieu devient une institution sociale. De là le châtiement social. C'est ainsi qu'ils nous procurent le phylloxera, plus encore que les pauvres diables qui ne font que répéter et suivre leurs détestables leçons. Nous comprenons que les journaux des marchands de vin ne soient pas bien aises d'entendre ce reproche et qu'il leur pèse. A défaut de motifs plus élevés, ne pourraient-ils pas

cesser leurs outrages en faveur de leur intéressante clientèle ? Ah ! j'oubliais qu'il restera à celle-ci l'absinthe.

Les blasphémateurs de plume font le même office au moral qu'au physique les phylloxera ailés. Ceux-ci vivent à l'air et à la lumière : portés par les vents, ils vont propager au loin leur race et la destruction. Sans eux, les autres, qui vivent sous terre, et c'est le plus grand nombre, n'avanceraient que peu à peu, de proche en proche, et sans doute on en viendrait à bout. Même quelques observateurs conjecturent que la faculté générative s'épuiserait chez eux, si les insectes plus parfaits ne venaient la renouveler. Peut-être les phylloxera de la presse trouveront-ils que nous leur faisons trop d'honneur ; leur œuvre nous semble la même. L'impunité, l'esprit d'insulte et de révolte n'est pas naturel au peuple. Il y faut des propagateurs, et ce sont eux.

Nous arrivons à la responsabilité de ceux qui gouvernent ; ils ont la leur aussi, pour avoir établi et pour maintenir le droit au mal dans l'état d'institution sociale et légale. C'est grand pitié si de prétendus principes s'opposent à ce qu'il soit mis obstacle à la propagation d'impies dont le châtiement coûte si cher aux particuliers et à la république, — soit dit dans la signification honnête du mot. En ce qui concerne la liberté de conscience, quel devoir de conscience oblige-t-il ceux qui n'en ont point à blasphémer Dieu, la sainte Vierge et les saints, à prêcher la révolte contre les commandements, et à choisir pour un repos nécessaire tout autre jour que celui qui est prescrit ? Nous n'irons pas demander que les blasphémateurs aient la langue percée d'un fer rouge : le service obligatoire et le recrutement de l'armée s'en ressentiraient trop. Ces peines sévères peuvent convenir pour des fautes qui se commettent rarement et qui inspirent une horreur générale. Mais une amende, voir même un peu de prison, serait-ce déraisonnable et tyrannique ? Ceux qui maltraitent des animaux ne font de tort à personne qu'à eux-mêmes : d'une certaine façon les éleveurs et les maquignons y trouvent leur compte ; cependant on les punit sans que la civilisation moderne en soit offensée ni offusquée. Il en eût pour maltraiter une brute ; la liberté libérale exige qu'il en coûte rien pour outrager Dieu.

Il y a six ans, l'empire étant encore debout, et quand on n'avait pas fini de crier : A Berlin ! j'écrivais dans *l'Univers* un article dont celui-ci est en partie la reproduction. Je ne l'ai pas sous les yeux mais je me souviens qu'il se terminait ainsi : Blasphémons, travaillons le dimanche ; nous aurons les Prussiens, et nous aurons le phylloxera. J'ai su depuis que le *Siecle* en avait fait des gorges chaudes. Nous avons eu les Prussiens, et nous avons eu le phylloxera. Riez, citoyens : rira bien qui rira le dernier. C'est encore là une prophétie de l'histoire, en vous en déplaise.

A. DE LANSADE.

Une vieille légende slave raconte qu'un jour le czar de Moscou envoya au sultan quelques présents magnifiques : c'était d'abord une table en or pur, puis sur cette table une petite mosquée de même métal. Autour de la mosquée se déroulait un serpent aussi en or et tenant dans sa bouche un superbe diamant ; de plus, il y avait encore quelques glaives aux poignées enrichies de pierres précieuses pour le prince héréditaire, et un berceau en or massif pour la sultane.

Après la réception de ces magnifiques présents le sultan réunit son conseil et lui demanda par quels dons il pourrait bien reconnaître la générosité du grand czar. « Glorieux sultan, répondit le conseil, consultez le patriarche chrétien ; c'est à lui de savoir ce qu'un czar de Moscou peut aimer. »

Le patriarche consulté, dit au sultan : « Envoie à ton illustre ami la crose de Sava Nemantich la couronne de l'empereur Constantin, les vêtements sacerdotaux de saint Iovan, l'étendard de Lazare avec la croix. Car que valent ces choses à tes yeux ? »

Le sultan fit ce que lui conseillait le patriarche et envoya au czar tous les trophées conquis sur les Serbes. Puis il réunit son conseil et lui fit part de ses procédés pour son très puissant ami. Mais alors, un pacha se levant en plein conseil : « O glorieux sultan, dit-il, pourquoi ne lui as-tu pas aussi envoyé les clefs de Stamboul ? » Et le sultan comprit sa folie, et, se ravisant, il envoya en toute hâte d'agiles messagers pour

ramener à Constantinople les envoyés du czar. Mais les envoyés avaient prévu la colère du sultan ; ils avaient pris une route différente de celle qui les avait amenés, et les messagers, malgré l'agilité de leurs chevaux, ne purent les retrouver.

Le sultan furieux tourna sa colère contre le patriarche, qu'il fit mettre à mort. Et le patriarche mourut bravement, dit la légende, ne demandant qu'une faveur, celle de mourir sur une colline, tournée vers la mer Noire, vers la lointaine et sainte cité de Moscou.

La légende est bien connue ; elle orne les récits des foyers slaves, où elle n'a jamais eu, croyons-nous, plus de faveur.

Elle est connue aussi en Angleterre où, malgré M. Gladstone et les meetings, elle cause une certaine impression.

Mais la légende ne dit pas tout, et son dernier chapitre s'écrit aujourd'hui. Si bien disposé que fut le sultan pour son puissant frère de Moscou, il ne lui avait pas envoyé la clef de Stamboul. Or, comme le grand czar tient à cette clef-là, il la trouvera de par le monde quelques fidèles qui l'arracheront au sultan pour la lui offrir. Nous verrons cela et d'autres choses encore, mais pour nous en tenir à la clef, sa remise au czar sera un événement dans l'histoire du monde ; différents personnages de notre temps ont pris à cette tâche des parts diverses et leurs services méritent d'être reconnus.

Voilà pourquoi nous proposons, que quand la fête aura lieu, l'Europe y envoie ses représentants. A leur tête marchera M. Gladstone, flanqué à droite de M. de Girardin et à gauche de M. Hugo. Qu'à ces trois grands prodiges du libéralisme moderne revienne l'honneur d'offrir au doux czar la clef qui ouvre et ferme l'indépendance des peuples ! Le croissant n'était plus assez fort pour lutter contre la croix et contre Rome. Il faut bien le remplacer par un maître plus jeune et plus vigoureux ; puisque César est contre le Christ on peut bien acclamer César !...

L. N. G.

Variation sur la dilatation des corps, selon *l'Indépendance* :

Tout le monde sait qu'en général nous perdons de notre poids en hiver et que nous en gagnons en été, phénomène que les savants expliquent ainsi :

Pendant l'hiver, tout en consommant davantage, nous brûlons plus de carbone pour lutter contre le froid ; donc, nous dépensons au moins autant que nous emmagasinons.

En été, tout en mangeant moins, nous réduisons notre dépense de carbone, et nous buvons plus qu'en hiver, ce qui fait engraisser.

Et puis enfin... la douleur dilate les corps, c'est entendu.

Or, voici qu'un savant, plus savant que les autres, vient d'établir, par des chiffres, l'augmentation du corps humain, ce qui va donner lieu à une importante modification dans les calendriers.

Au lieu d'inscrire, en tête de chaque mois, la mention habituelle : « Les jours diminuent d'une heure quarante cinq minutes, » ou bien : « Les jours croissent d'une heure quarante cinq minutes, » on mettra ceci :

Janvier.

Les hommes diminuent de 0,14.

Février.

Les hommes diminuent de 0,24.

Mars.

Les hommes diminuent de 0,95.

Avril.

Les hommes augmentent de 0,3.

Mai.

Les hommes augmentent de 0,1.

Ainsi de suite : juin, 0,52 ; juillet, 0,8 ; août, 0,70. Mais en

Septembre,

les hommes re-diminuent de 0,21 ; en octobre, de 0,10 ; en novembre (mal déterminé encore, à cause des vacances qui jettent tant de perturbation dans les habitudes, le régime, etc.) ; en décembre, de 0,3.

Donc, voilà qui est clair : l'été on engraisse ; l'hiver on maigrit. Ce qui prouve que certain candidat au baccalauréat n'avait pas tous les torts, quand il répondait à cette question :

—Donnez une preuve de la dilatation des corps par la chaleur ?

—C'est bien simple, m'sieu : en été, les jours sont plus longs !

Seulement, il aurait pu ajouter !

—Et nous sommes plus gras !

Marguerite a trois ans ; elle est capricieuse en diable ; mais son père

la gîte et la troupe adorable.
—Achète-moi un joujou! lui dit-elle, hier.
—Il est trop tard; le marchand est fermé.
Un instant après, le papa jouant avec l'enfant, lui dit:
—Voyns, embrasse ton père.
Et l'enfant répond, avec un regard de coté:
—Il est trop tard, petit père...ma bouche est fermée aussi.

LOTÉRIE

Pour venir en aide à la Construction de l'Eglise de SAINT-DAVID DE L'AUBE-RIVIÈRE

Président-Honoraire: Révd. J. D. DEZIEL, l'ère, Curé de Lévis.
Comité d'organisation: —Son Honneur le Maire de Lévis, GEORGES COUTURE, Ecr., président; THOMAS DUNN, Ecr., Vice-président; P. C. DUMONTIER, JULIEN CHABOT, EDOUARD COUTURE, ETIENNE SAMSON, FRS-XAVIER LEMIEUX, L.S. CLOUTIER, Ecuers.

Objets de la Loterie:

Un prix en OR de.....	\$500	—	\$500
Un prix en OR de.....	300	—	300
Un prix en OR de.....	200	—	200
Un prix en OR de.....	100	—	100
Quatre prix en OR de.....	50	—	200
Quatre prix en OR de.....	25	—	100
Dix prix en OR de.....	10	—	100
Vingt prix en OR de.....	5	—	100
Cent prix en OR de.....	2	—	200
Deux cents prix en OR de.....	1	—	200

TRENTE PRIX:

30 LOTS DE TERRAIN

40 pieds de front sur 90' pieds de profondeur, évalués à.....	\$200	—	\$6,000
Total des prix.....			\$8,000

372 LOTS !!

Prix du billet: 25 Centins seulement.

Le but qu'ont en vue les organisateurs de cette LOTÉRIE étant d'élever un temple à Dieu, le comité espère recevoir l'encouragement général. Toutes les précautions ont été prises pour donner satisfaction au public. Le tirage au sort aura lieu le plus tôt possible; avis en sera donné en temps convenable.

Edouard Couture, Ecr., de Lévis, est le Secrétaire-Trésorier.
M. R. P. Vallée, Notaire, de Québec, est l'agent général à qui toutes demandes de billets ou correspondances devront être adressées.

On demande des agents dans toutes les paroisses.

R. Pamphile Vallée,

Agent général,

No. 9, Rue Buade, Québec,

Québec, 2 Octobre 1876. 117

CANADA.
Québec 30 OCTOBRE 1876.

Notre journal ne paraîtra pas mercredi, jour de la Toussaint.

Qui sera ministre?

La résignation de l'hon. M. Geoffrion a été acceptée par l'hon. M. McKenzie. La raison principale qui aurait engagé M. Geoffrion à renoncer à son portefeuille n'est pas le manque de santé mais le manque d'accord avec le chef du ministère. D'ailleurs, l'attitude prise par l'Événement, la Gazette de Sorel, laisse comprendre que le parti libéral n'est pas satisfait, et qu'il régit dans l'heureuse famille quelque germe de discorde assez considérable. On semble fatigué du rôle odieux de l'hon. M. McKenzie à l'égard de la province de Québec et de l'imposition de l'hon. M. Cauchon comme chef du parti libéral, et on exige du premier un peu plus d'attention pour les intérêts du parti à Québec, et de l'autre qu'il renonce à sa position.

M. Laflamme que M. McKenzie appelle comme successeur de M. Geoffrion, a refusé d'entrer dans le ministère parce qu'il ne veut pas agir sous les ordres de M. Cauchon. Si les libéraux commencent à avoir un peu de pudeur il pourrait fort bien arriver que le nouveau ministre fut difficile à trouver. On mentionne pourtant M. Laurier et M. Pelletier. Mais M. Laurier se trouve dans les mêmes conditions que M. Laflamme, et aura probablement les mêmes répugnances. M. Pelletier a accepté par le passé M. Cauchon, il pourra peut-être consentir à devenir son collègue; mais la difficulté serait dans sa réélection. Kamouraska, s'il faut en croire la rumeur, est fort mécontent et pourrait bien tourner le dos à son ancien favori.

Comme on le voit la position n'est pas rose pour M. McKenzie et les libéraux.

Il y a peut-être un remède à tout cela: que M. McKenzie laisse de côté la province de Québec et choisisse un ministre dans Ontario! Un de plus c'est peu de chose! M. McKenzie gouvernant tout seul peut bien choisir ses ministres là où il les trouve plus facilement! Pourquoi s'occuper du parti libéral de Québec? Ce parti vient d'avouer que si tout va mal c'est sa faute "C'est notre faute"

s'écrit l'Événement "si nous sommes ignorés."

Il faut avouer que ce n'est pas sans besoin que les libéraux parlent de réorganiser "le parti."

"Le parti" voilà tout pour eux! Les intérêts du peuple ils en font fi, et pourvu qu'ils se créent des situations et des rentes sur l'Etat, toute leur ambition est satisfaite, "le parti" avant tout.

Que ne se réunissent-ils pas comme des gens de cœur au parti conservateur pour combattre M. McKenzie, l'ennemi le plus fanatique du Bas-Canada. Ils savent aujourd'hui—ils l'avaient eux-mêmes—que M. McKenzie ne veut rien faire pour la province de Québec, que toutes ses préférences et ses faveurs sont pour les autres provinces, et cependant tout en protestant contre un pareil état de choses, ils se prosternent encore aux pieds du grand maître! Habités à la verge, ils ne savent pas avoir du cœur et du patriotisme. Ramper pour eux est l'acte sublime du partisan "du parti libéral!"

"M. McKenzie ignore nos intérêts": n'importe, soutenons-le. Quel héroïsme! Il est grand ce parti qui devait accomplir de si grandes et de si étonnantes choses pour son pays! Le résultat de sa politique a été loin, bien loin de ses promesses! Nous n'avons subi que des humiliations, et la province de Québec a aujourd'hui moins d'influence que la plus petite des provinces de la Puissance.

Que dira le nouveau ministre choisi par M. McKenzie? Pourra-t-il dire "nous sommes satisfaits de l'administration du grand maître?" Mais non, car le premier électeur venu, avec l'Événement à la main, dira: "Monsieur, votre organe dit précisément le contraire de ce que vous venez nous dire. Il déclare que "M. McKenzie ignore complètement les choses qu'il devrait savoir, que tout est loin d'être parfait à l'égard de notre province," et vous venez de dire que vous êtes satisfaits, que l'administration de votre gouvernement a été favorable à notre province? Vous vous moquez de nous, Monsieur!"

Où voilà ce que diront les électeurs au nouveau ministre. Quant à nous nous donnerons cent louis d'or pour avoir le plaisir de rencontrer ce ministre venant demander l'approbation des électeurs d'aucun comté de la province!

Les journaux libéraux avaient pour habitude de nous lancer des défis d'aller discuter avec leurs amis la politique libérale, ils sont cois de ce temps-ci. Cependant nous connaissons plus d'un membre fédéral qui s'était engagé de rendre compte aux électeurs de leur conduite. Ils ne l'ont pas encore fait!

Nous avons hâte de connaître le nouveau ministre. Que dira-t-il, que fera-t-il avec l'Événement en main?

Une opinion.

Le Moniteur Acadien, organe des populations françaises des provinces maritimes, parle ainsi de notre article sur les écoles communes. Son opinion nous console des injures qu'un couple de journaux canadiens-français nous adressent.

Voici: "Le Rédacteur du Courrier du Canada rendait compte dernièrement d'une visite qu'il avait faite à St. Jean et publiait plusieurs dures vérités, relativement aux écoles, qui ont soulevé l'indignation de la vertueuse population qui a fait des démarches auprès de Beecher pour obtenir de cette masse de corruption la faveur de deux lectures, et qui ira en foule écouter l'amat de Mme. Tilton. Les écrivains du Telegraph et le Secrétaire des commissaires d'écoles ont fourni leurs armes et sont entrés en guerre avec un courage digne d'une meilleure cause. Le Freeman dans un article bien élaboré a prouvé que si les assertions du Courrier portaient le cachet de l'exagération propre à l'observateur étranger, elles n'en étaient pas moins bien fondées. Et les soldats de la mauvaise cause de se ruier avec fureur sur le Freeman!"

Ainsi que le font ici certains compatriotes qui, nous voyant en lutte avec toute la presse sectaire du Nouveau-Brunswick, expriment leurs sympathies et condoléances aux partisans des écoles communes, et aident nos adversaires communs à nous écraser, sans doute pour faire preuve de leur patriotisme! "Allons, se disent-ils, en voici un des nôtres en lutte corps à corps avec des adversaires nombreux et étrangers, c'est un canadien, frappons sur lui, pour plaire à ces gros messieurs!"

Pauvres compatriotes!

M. March secrétaire des écoles communes du Nouveau-Brunswick, écrit au Telegraph qu'il n'y a pas moins de six écoles, sous la direction du bureau des syndics d'écoles, où les élèves, pour la plus grande partie, si non en totalité, appartiennent à la religion catholique, et que plusieurs autres enfants catholiques fréquentent également les autres écoles de la ville de Saint-Jean. Tous ces enfants, suivant M. March, sont au nombre d'environ deux cent cinquante.

D'après le Freeman, ces deux cent cinquante élèves doivent être ceux qui fréquentent l'école des garçons, à Charlottetown, où l'instruction religieuse, du consentement des syndics, leur est donnée avant ou après les heures ordinaires des classes. Mais quant au nombre d'élèves catholiques, ajoute le Freeman, qui fré-

quentent les écoles communes de Saint-Jean, il est si petit que personne autre que le secrétaire March n'en a encore jamais entendu parler. (Le Journal de Québec.)

La colonte du repatriement.

Les opérations du gouvernement sont à peu près terminées à La Patrie. La mission officielle de l'agent local M. J. A. Chicoyne, finit au premier novembre. Ce monsieur a transmis son rapport final au département de l'Agriculture à Québec. Un recensement détaillé, pris le 30 juin dernier, accompagne ce rapport; en voici un résumé:

	Nombre des colons.	Nombre d'habitants.	Nombre de bêtes à cornes.	Nombre d'arvres.
Chief de famille:				
Ditton.....	198	921	278	2055
Chesham.....	142	636	177	713
Emberton.....	69	314	66	327
Totaux.....	409	1871	521	3095

La été ouvert 26 milles de chemins nouveaux, et 14 milles de chemins déjà ouverts ont été améliorés et rendus carossables.

Au mois de Juillet 1877 le chemin de fer International sera en opération jusqu'à Scotstown, à huit milles du village de La Patrie: un chemin construit dans la vallée de la rivière au Saumon reliera alors ces deux dernières localités.

La Montreal Telegraph Company a promis d'étendre sa ligne jusqu'à La Patrie l'été prochain. De sorte que les colons qui au début de l'entreprise, le 16 avril 1875, étaient forcés de faire 40 milles en voiture pour atteindre le théâtre de leurs défrichements, non seulement vont se trouver à 8 milles des chars, mais de plus, pourront communiquer directement avec le reste du monde civilisé au moyen du télégraphe.

N. B.—Avant la mise en opération de l'Acte du repatriement, il y avait dans les trois cantons 56 colons ou chefs de famille, en déduisant ce nombre des chiffres ci-dessus on trouve une augmentation de 333 familles dans l'espace de 15 mois: du 16 avril 1875 au 30 juin 1876.

Nouvelles du Manitoba.

Cueillies dans le Métis du 19:

—Dimanche dernier Sa Grâce Mgr l'Archevêque a annoncé que le jour de la Toussaint, la quête se ferait dans toutes les églises du diocèse pour venir en aide aux incendiés de St. Hyacinthe.

—Un télégramme de M. Doupe, arpenteur, annonce que Matt Davis, Joe Devlin et Wm. Harnett, tous trois de Winnipeg, se sont noyés pendant un orage sur le lac Winnipeg, le 27 septembre. Tous trois étaient mariés, et Devlin et Davis laissent des enfants.

—Le Standard conseille d'organiser une Association des Instituteurs, à l'instar d'Ontario. Il pense que ce serait un moyen d'obtenir d'utiles renseignements d'une nature pratique.

—Le Capitaine Brisebois qui devait partir la semaine dernière pour la province de Québec, a retardé pour attendre Mgr. l'Archevêque, et s'est embarqué lundi en compagnie de Sa Grâce.

—L'école catholique des garçons de Winnipeg est maintenant tenue par le Rév. P. McCarthy.

—Les récoltes de l'exposition provinciale se sont élevées à \$302.25 le prix d'entrée était de 25 cts.

—Depuis dimanche, le temps est superbe. Si on ne voyait les feuilles jaunies tomber des arbres, on se croirait au mois de juin.

—Son Honneur le Juge en Chef est bien malade depuis quelques jours.

Invasion fénienne.

Nous recevons d'un de nos abonnés du nord du Vermont, dit le Nouveau-Monde la communication suivante, que nous avons lieu de croire digne de foi:

"Une nouvelle invasion fénienne se trame contre le Canada, il n'y a pas à en douter. Partout les fénies tiennent des conciliabules secrets très fréquents et qui n'annoncent rien de bon. Les moins discrets ne se gênent pas de dire, en dehors de leurs assemblées, qu'ils n'attendent que le moment favorable pour tenter un nouveau coup de main contre le Canada. Ils espèrent pouvoir assez facilement prendre un pied-à-terre au Canada, pour de là opérer contre l'Angleterre, après s'être construit une flotte et s'être procuré les armements nécessaires, etc.

"Tout cela peut vous paraître digne seulement de visionnaires, mais appelez-le ce que vous voudrez, ce n'en est pas moins un projet que les fénies ont sérieusement en tête.

"Ils se proposent d'en commencer la réalisation cet automne ou le printemps prochain, selon les circonstances. L'opportunité qu'ils guettent, est celle-ci: que l'Angleterre devienne aux prises avec la Russie au sujet des affaires d'Orient, et que le gouvernement fédéral des Etats-Unis ait la plupart de ses troupes régulières, peu nombreuses d'ailleurs, engagées dans les territoires de l'Ouest contre les Indiens et dans le Sud contre les anciens sécessionnistes, sur un nouveau soulèvement desquels ils comptent, vu la politique agressive et presque intolérable suivie à l'égard de ceux-ci par l'administration républicaine.

"L'autre soir, deux wagons de foin passaient dans les rues du village de Highgate (situé près de la frontière) et paraissaient très lourdement chargés, car les chevaux les traînaient avec difficulté. De plus, l'un rendait un bruit singulier, semblable à celui du fer qui s'entrechoque. La curiosité porta deux citoyens de l'endroit à se faufiler à la soudaine derrière l'un des wagons, et en passant la main sous la charge de foin, ils touchèrent à deux masses de fer, qu'ils crurent être deux canons de moyen calibre. Profitant du moment où l'autre wagon, attardé par quelque chose, reve-

nait en arrière, ils tentèrent la même expérience et y trouvèrent, cachées sous le foin, des boîtes paraissant pesantes. C'étaient vraisemblablement des munitions.

"Le gouvernement canadien agirait donc sagement en prenant d'avance ses précautions pour parer à une telle éventualité. C'est dans ce but que je vous envoie cette lettre, pour que vous la portiez à sa connaissance par le moyen de la publicité. Soyez assuré que je ne vous rapporte que la vérité, que j'ai été en état d'apprendre de source certaine.

"Votre, etc."

"Un qui connaît."

Que les fénies des Etats-Unis s'agitent depuis quelques mois et qu'ils méditent quelque nouvelle échauffourée contre l'Angleterre ou ses colonies, la chose est certaine; il n'y a qu'à lire leurs organes les plus accrédités, tels que l'Irish World, etc., pour s'en convaincre. Depuis environ un an, ces journaux annoncent des listes de souscriptions pour former un fonds d'escarmouches, skirmishing funds, en disant hautement que c'est dans le but de mettre les fénies en état de pouvoir profiter des premiers embarras de l'Angleterre pour l'attaquer. Et ils ne se gênent pas de dire que s cette dernière devient engagée dans la guerre d'Orient, ce sera alors le moment pour les fénies de marcher de l'avant.

Cependant, nous n'avons pas raison de nous alarmer de tous ces projets. D'abord le Canada est en état de repousser facilement bien plus de fénies que les Etats-Unis n'en contiennent. Ensuite, le gouvernement américain ne tient nullement à se brouiller avec l'Angleterre et le Canada; il a déjà assez, d'ailleurs, par le temps qui court, à régler ses propres difficultés intérieures. Enfin, les chefs fénies d'aujourd'hui ne paraissent pas plus sérieux ni plus sensés que ceux de 1866 et 1870, lesquels ne se sont distingués que par le vol de l'argent que les crédules et les badauds leur avaient confié. Il en sera encore de même cette fois-ci. Ce sont des démagogues sans principes qui font grand étalage de patriotisme pour mieux exploiter la crédulité d'un certain nombre de leurs compatriotes. Ces hommes-là font plus de mal à la cause de l'Irlande que ceux qui travaillent ouvertement à la privation de ses justes droits et de ses légitimes libertés.

Nous savons que bien des fénies s'imaginent que les canadiens, ou du moins un grand nombre de canadiens seraient prêts à faire cause commune avec eux. Qu'ils se détrompent: nous nous trouvons bien comme nous sommes, nous jouissons d'autant de libertés que n'importe quel peuple de la terre, et nous savons comprendre qu'il est de notre intérêt autant que de notre devoir de respecter, et de défendre envers et contre tout le drapeau qui nous les garantit.

L'Irlande sera à la veille d'obtenir pleine et entière satisfaction le jour où tous ses enfants auront assez de sagesse et de sens pratique pour s'unir sur le terrain constitutionnel, ainsi que les canadiens ont su faire pour gagner les libertés dont ils jouissent en paix maintenant et qui font leur prospérité et leur bonheur.

Deux incendies à Lévis.

SCÈNE ÉMOUVANTE.

Durant ces derniers mois, plusieurs grandes catastrophes, toujours causées par le feu, sont tombées sur Lévis comme des coups de foudre, détruisant en quelques heures de grands et beaux quartiers, dont les constructions s'élevaient élevées et embellies lentement, fruit de l'économie et d'un travail persévérant. Il eût semblé qu'après avoir essuyé tous ces malheurs, notre voisine verrait ses beaux jours revenir et de nouvelles constructions surgir des cendres des anciennes, au point de faire disparaître toute trace du terrible élément. Hélas! il en a été décidé autrement par la Providence, et nous devons aujourd'hui, coûte que coûte, parler du nouveau malheur qui a frappé hier cette ville infortunée.

Hier matin, sur les quatre heures, l'incendie s'est déclaré dans une résidence occupée par un M. Maxwell, près du dépôt du Grand-Tronc. Bientôt après que l'alarme fut donnée, la pompe à vapeur Patterson fut conduite près de l'endroit des flammes sur lesquelles pleuvraient aussitôt des torrents d'eau. Malgré tous les efforts, trois bâties ont été littéralement consumées, et ce n'est qu'à force de prodiges d'un travail moiti, que l'on a pu sauver les maisons adjacentes récemment construites de M. Barlow, du dépôt du Grand-Tronc.

Les pertes sont évaluées à \$2,000. On suppose que c'est l'œuvre d'un incendiaire.

Dans l'après-midi, autre incendie, comportant des pertes beaucoup plus considérables que le premier.

M. J. C. Hamel, marchand, sortait de ses étalles où il était retiré pour atteler son cheval, lorsqu'on remarqua la présence du feu dans le foin. La nouvelle fut communiquée avec la plus grande diligence; mais que faire contre une matière aussi inflammable. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le feu se communiqua au foin à l'étable, de l'étable à la résidence de M. Hamel et de là au magasin. Pour comble de malheur, se trouvait près de là un hangar contenant trois cents quarts d'huile de charbon. On ne put empêcher le contact des flammes avec ce dépôt, et l'on conçoit sans peine ce qui en résulta. Aussi rien de plus tristement imposant que la mouvante tour de flammes et de fumée qui se dressait bientôt après, balayant dans l'espace ses gigantesques parois, au milieu de craquements sords et prolongés.

Cependant un courrier fut envoyé auprès du maire de cette ville, pour demander les services de notre pompe à incendie, la Shand-Mason. Celle-ci était débarquée à Lévis à deux heures et demie et placée sur le quai avec un boyau aspirant de 26 pieds auquel furent adoptés douze mille pieds de boyau permettant un fonctionnement énergique et puissant. La pompe Patterson de Lévis fut placée sur le ponton avec deux mille pieds de boyau, pompant un double con-

rant d'eau sur le feu.

A quatre heures et demie, le steamer de la malle, le *Cleassian* qui arrivait dans notre port, emporta en passant le boyau aspirant de la Patterson, et il fallut quelques minutes pour réparer cet accident. C'est vers ce moment que l'élément atteignit l'huile de charbon. On avait pris le sage parti de renverser les quarts, de sorte que des ruisseaux d'huile serpentaient en tout sens vers le fluvie. On crut alors que c'en était fait d'une immense pile de madiers, appartenant en partie à M. Russell, ainsi que des sheds spacieux du Grand-Tronc, et de l'hôtel Victoria, propriété de Mme l'officier. En effet, ces propriétés ont couru un si grand danger que l'on se demande encore aujourd'hui comment elles ont pu échapper à une ruine qu'aucune force ne semblait pouvoir empêcher. Hélas! nous d'ajouter que, dans ces circonstances comme en toute autre occasion, les actes héroïques n'ont pas fait défaut.

Nous ne mentionnerons personne, ne possédant les noms que d'une partie de ceux qui se sont distingués, et ne voulant pas nous rendre injuste envers les autres. D'ailleurs honneur et félicitations à tous les héros de cette catastrophe, dont quelques uns, nous sommes fier de l'apprendre, sont des québécois.

A cinq heures, l'incendie était limité, mais il a continué à brûler bien avant dans la soirée.

M. Hamel ne sait à quoi attribuer l'origine du feu. Il est assuré pour une somme de \$6,000 à \$7,000 à diverses compagnies.

Durant l'incendie, vers quatre heures demie, un éboulement incident s'est passé dans le voisinage du sinistre. Deux jeunes garçons Scott et Green, attirés par la curiosité sans doute sur le bord du cap très escarpé en cet endroit, ont roulé de la cime, Green dans la cour de l'hôtel Victoria, et son compagnon est resté accroché au flanc de la montagne. Bien que la chute ait été de 200 pieds, pour le premier et de 100 environ pour celui qui a pu interrompre ce trajet forcé, seul a reçu un blessure non grave.

Nouvelles de la Guerre.

Londres, 28 octobre.—Une dépêche adressée de Belgrade au Standard rapporte qu'un télégramme autrichien dit que, si vient d'arriver de Deligrad, représente les serbes voués à de grandes privations. Dimanche dernier six mille blessés reposaient dans des cafés convertis en hôpitaux. La moitié de ces gens s'étaient blessés eux-mêmes afin d'obtenir leur décharge.

Le correspondant du Standard à Vienne lui télégraphie que le gouvernement serbe a de nouveau demandé, en conséquence des nouvelles défaites de la Serbie, l'intervention des puissances pour obtenir la paix.

On rapporte à Berlin que les turcs s'efforcent de traiter directement avec les serbes.

Une dépêche du Daily News à Vienne dit que la conclusion de l'armistice est regardée comme certaine. Il est nié officiellement que la Serbie ait requis l'intervention des puissances.

Une dépêche de Belgrade au Times rapporte que la démission du ministre serbe de la guerre est considérée inévitable. Invoitch, chef du bataillon du prince Milan, sera probablement son successeur.

Londres, 27 octobre.—Le ministère serbe subit une crise. Le ministre de la guerre Nicolich a résigné en conséquence de l'arrogance du général Tcherniaeff. Le prince Milan refuse d'accepter sa démission; mais M. Nicolich persiste et a l'appui du premier ministre Ristic et de ses collègues. Il n'y a aucune nouvelle à donner sur la guerre à Belgrade, aujourd'hui.

Londres, 27 octobre.—La Pall Mall Gazette annonce que le vaisseau de troupes Himalaya se prépare à prendre à son bord six compagnies des Ingénieurs Royaux et deux du Corps de Transport, pour les joindre à la flotte anglaise la Méditerranée. Cet ordre a été donné il y a quelques jours, alors que l'aspect des choses était plus menaçant qu'aujourd'hui.

Belgrade, 27 octobre.—Le ministre de la guerre Nicolich a écrit au général Tcherniaeff, se plaignant des écarts de conduite de quelques volontaires russes et lui demandant d'empêcher que cela se renouvelle, sinon il en appellera au Czar. Tcherniaeff, exaspéré par cette lettre du ministre, a écrit au prince Milan demandant la démission de M. Nicolich. Le conseil du cabinet a été convoqué en assemblée, et le premier ministre Ristic a pris la défense du ministre de la guerre, déclarant que le ministère entier de la guerre était responsable de l'action du ministre, et que si M. Nicolich résignait, tous les autres ministres en feraient autant. Subséquentement, le ministre de l'intérieur est venu à Deligrad pour tâcher de s'entendre avec le général Tcherniaeff. Malgré cela, M. Nicolich a donné sa démission, et les affaires restent en suspens jusqu'au retour du ministre de l'intérieur. Le prince Milan est beaucoup plus irrité contre la démission de M. Nicolich que contre l'arrogance du général Tcherniaeff. D'un autre côté, les ministres ont le support de l'opinion du peuple en voulant maintenir la dignité du gouvernement. On blâme généralement la conduite du général Tcherniaeff. Le général Doctoroff a aussi abandonné son poste comme général du bataillon-encadrement du général Tcherniaeff, et a été nommé commandant de l'armée du Timok. Il est remplacé par un serbe, le général Protich. Inutile de dire que les esprits seuls emportés et irrésolus approuvent ces discussions individuelles, dans des circonstances aussi critiques.

Rome, 27 octobre.—L'escadron russe construit en fer passera l'hiver dans les eaux italiennes, afin d'être prêt à se rendre dans l'Est, dans le cas de toute éventualité.

Berlin.—La Russie a fait savoir son consentement d'accepter les propositions du dernier armistice de la Porte, avec, toutefois, certaines modifications, lesquelles ont été calculées de manière à éviter ce qui pouvait faire manquer le résultat désiré. L'Angleterre et l'Italie sont opposées à la proposition tendant à régler les termes de la paix dans une conférence, à laquelle la Porte ne serait pas représentée.

Londres, 27 octobre.—Une dépêche adressée de Paris à la Cie du télégraphe Reuter, contient ce qui suit: Suivant des dépêches reçues de Constantinople, en date d'hier, la Porte n'avait pas encore accepté les propositions du général Ignatieff, touchant un armistice de six semaines.

Madrid, 27 octobre.—L'Epoca publie des nouvelles de Morocco dans lesquelles on lit qu'une agitation religieuse a commencé à fermenter ici, ayant pour objet de procurer de l'assistance à la Turquie. Les chrétiens appréhendent un soulèvement dans Moslem. Les consuls étrangers ont communiqué à ce sujet avec leurs gouvernements respectifs.

Londres, 27 octobre.—Le Times contient la dépêche suivante de Berlin: Les journaux libéraux ici sont unanimes à se déclarer vigoureusement ennemis de l'établissement du pouvoir russe dans les provinces turques. Le Volks Zeitung insiste sur la liberté de placer les réformes sous le contrôle anglais, plutôt que sous celui de la Russie.

INFORMATIONS.

Nous lisons dans les dépêches de Londres du 25 octobre, que le ministre des affaires espagnoles a proposé la conclusion d'un traité d'extradition avec les Etats-Unis. Dix-huit généraux et 108 autres personnes ont été arrêtés comme complices dans la récente conspiration républicaine. Un décret royal a été publié, approuvant pleinement l'action du sous-préfet du port de Mahon, envers les protestants.

Le Standard rapporte que l'Espagne a décidé de placer sa flotte navale sur un pied plus avantageux. Tout le fer de service a été employé immédiatement à la construction d'un escadron auquel sera d'abord confiée la garde des côtes.

On mande que les résidents anglais en Chine sont indignés de la réparation dont s'est contenté sir Thomas Wade, le ministre anglais, pour la solution de l'affaire Margary. On en considère généralement le résultat comme satisfaisant pour l'Angleterre et comme un succès pour la diplomatie chinoise. Les insurrections gagnent du terrain dans diverses provinces. On dit que Jakub Beg, a passé l'extrême frontière à l'ouest de la Chine, et que les troupes impériales battent en retraite devant lui jusqu'à Lan-Chan-Fu, capitale de la province de Kansuh.

Les règlements pour l'examen des cadets du collège militaire de Kinston sont publiés, ainsi que les sujets, les auteurs et les points requis pour les passer. L'examen aura lieu le 5 décembre prochain.

Les marchands de bois d'Outaouais offrent deux piastres par mille pieds pour faire transporter à Québec leurs bois de service.

Environ 3,000 hommes sont partis cet automne d'Outaouais pour les châtiments; ce chiffre n'atteint pas celui de l'année dernière.

Le Courrier des Etats-Unis termine un article où il traite des questions constitutionnelles soulevées par l'intervention du gouvernement fédéral dans le Sud, par les conclusions suivantes:

"Le pouvoir fédéral ne peut donc constitutionnellement intervenir dans la Caroline du Sud, pas plus qu'ailleurs, à raison d'une question d'élection, qui n'existe pas; il ne le pourrait légitimement, en observant toutefois les formalités constitutionnelles,—que dans le cas d'une insurrection contre laquelle les autorités locales seraient impuissantes.

Or une telle insurrection n'existe pas dans la Caroline du Sud, donc l'intervention du président des Etats-Unis et de l'armée nationale, est essentiellement arbitraire, illégale et inconstitutionnelle,—c'est-à-dire que par sa proclamation et par l'invasion militaire qui l'a suivie,—voir même en partie précédée, le président Grant a commis une violation de la loi fondamentale, qui le rend passible d'impeachment."

Sommaire de la dixième livraison de la Revue Canadienne, du mois d'octobre 1876:

I.—Le christianisme dans l'histoire, F. X. Demers; II.—Belgrade, C. Courrière; III.—Le Radiomètre, P. Sainte-Claire Deville; VI.—Le chien et l'enfant, Léontine Rousseau; V.—Des origines de la Photographie, Baron Ennoui VI.—Le pays des fourrures, Jules Verne; VII.—Variétés; VIII.—Matthilde de Canosse, Père Bressian; IX.—Chronique Parisienne, Th. B.; X.—Chronique du mois, P. Hudon.

Aujourd'hui est le vingt-troisième anniversaire de la consécration de trois évêques des Etats-Unis, ce sont: Mgr. John Loughlin, premier évêque de Brooklyn, (N. Y.) occupant le siège; Mgr. James Roosevelt Bayley, premier évêque de Newark (N. J.) aujourd'hui occupant le siège archiepiscopal de Baltimore, auquel il a été transféré à la mort de Mgr. Spalding; Mgr. de Goëssbriant, premier évêque de Burlington, Vt., occupant le siège.

Ces prélats ont été consacrés le 30 octobre 1

FAITS DIVERS.

SOMMAIRE DE LA PREMIÈRE PAGE.—Fouille-
ton : La Veilleuse, (à suivre).—France :
—Diverses articles.—Tête page : Tou-
chante histoire racontée par un évêque
missionnaire présent au concile.—Les
animaux ruminants.

LE RÉSULTAT DE LA DERNIÈRE TEMPÊTE.
—Voici la liste des goélettes qui ont pé-
ri, ainsi que de celles qui ont été endom-
magées ou sont disparues, durant la tem-
pête du 16 octobre :—Goélettes perdues :
Catharina, capt., Tremblay, propriétaire de
M. Hudson ; Santa Cruz, capt., Boily ;
Eugénie Charlevoix ; Providence ; Notre-
dame de Lourdes, capt., Coriveau ; Maria
Anna, capt., Garant, propriété de M. H.
Sowell ; Zelia, R. Lavoie, capt., et
propriétaire ; Lady Elgin, capt., Gaudin,
propriété de Julien & Frères ; Flora,
capt., Lacombe, de Mont Louis.

Le capitaine et l'équipage de la Zelia
se sont noyés. Les équipages des autres
goélettes ont été sauvés. Toutes ces goé-
lettes ont fait naufrage entre le Mont
St. Geneviève et Mingan.

Voici maintenant les noms des goélet-
tes, dont on a aucune nouvelle :
Hélène, Maria, Alévine, Ste. Lucie et Callot.
Celles qui ont été endommagées sont
la Pabus et la Mary.

Le capitaine Savard est arrivé aux
Éboulements jeudi dernier, ayant à bord
de sa goélette le corps du capitaine
Lavoie, celui de son fils, et ceux de cinq
matelots de la Zelia.

POUR LE SAGUENAY.—Le St. Lawrence
laissera le quai St. André à 8 heures,
demain matin, pour la baie des Ha-
Ha et Chicoutimi, arrêtant aller et re-
tour, aux ports habituels.

BUCKLEY.—Les juges de la cour du
ban de la reine qui vient de s'ouvrir
ont décidé que le procès de Buckley
serait privé.

LE MOT DE LA FIN.—Wheatsbone, le
grand électrographe, a pu calculer la
vitesse avec laquelle l'électricité d'une
bouteille de Leyde se décharge sur un
fil de cuivre isolé. Il évaluait cette vitesse
à 28,000 milles à la seconde.

Vouloir calculer avec quelle rapidité
certaine agence de médecines est parve-
nu à obtenir les cures des maladies
serait absurde ; mais il est bien certain
qu'aucun remède ne rend aussi promptement
la vigueur aux systèmes nerveux
que le pur, on le pur et véritable vin
de Quinine de Devins & Bolton, chimis-
tes distingués, de Montréal.

PERTE DE TROIS MARINS.—Nous lisons
dans un journal de Halifax :—Une dé-
pêche de Tor Bay dit qu'une chaloupe
contenant trois personnes a été engloutie
par les flots, vendredi dernier, en pas-
sant sur un banc de sable près de l'em-
bouchure du havre. Deux autres chalou-
pes ne purent lui porter secours à cause
des lames qui étaient dangereuses. Deux
des hommes, John David et Michel Avey-
ry, étaient mariés et avaient de nom-
breuses familles ; le troisième, du nom
de Fougère, était célibataire. On a fait
des efforts pour trouver leurs cadavres,
mais sans succès jusqu'ici.

LA MARIE LOUISE.—Nous avons ap-
pris vendredi que cette goélette était ar-
rivée à St. Thomas, où elle a déchargé
sa cargaison de poisson. Le steamer
Druid, de cette ville, a reçu l'ordre de se
rendre à St. Thomas pour remorquer la
goélette à la Grosse Ile.

NAVIGATION EN HIVER.—On s'attend à ce
que le vaisseau de M. Sewell, le Northern
Light, commencera ses voyages sur notre
fleuve vers le commencement de décem-
bre. Dans une dizaine de jours il sera
complet, et ses engins seront prêts vers
le milieu du mois prochain. Comme on
le sait, ce steamer est construit expres-
sément pour naviguer l'hiver.

—Quelle est la condition essentielle
de succès de n'importe quelle entreprise
financière ?

Avant tout, une connaissance parfaite
de la nature des affaires que l'on entre-
prend, avec toutes ses difficultés et ses
détails.

Les Directeurs de la compagnie Stada-
cona, Compagnie d'assurance contre l'in-
cendie No. 20 rue St. Pierre Québec, par
leur connaissance pratique de la localité
dans laquelle ils prennent et couvrent
des risques d'assurance donnent à la Com-
pagnie qu'ils représentent, cette condi-
tion essentielle de succès dérivée de leur
expérience de la localité où ils opèrent
STÉNOGRAPHIE.—Nous apprenons que
M. Paul Wallard et M. Ernest Myrand,
du Canada, viennent d'être accrédités
par le Gouvernement auprès de nos
Cours de Justice, comme sténographes
français.

VAUDREUIL.—Lundi soir, le 23 courant,
des voleurs sont parvenus à s'introduire
dans le presbytère de M. T. Brassard,
cure de Vaudreuil, en passant par la
cave, et ont enlevé \$500, enfermées dans
un tiroir d'une commode placée dans une
chambre située au second étage. On
soupçonne fortement d'être l'auteur de
ce vol, un nommé Suchureau, condamné,
évadé du pénitencier de St. Vincent de
Paul, et pour la capture duquel \$50 de
récompense est offerte.

ST. JEAN D'HIVERVILLE.—Une maison
en voie de construction et appartenant à
M. King, et située sur la rue Richelieu,
s'est écroulée mercredi, à trois heures
de l'après-midi par suite du défaut de soli-
dité des fondations. Une douzaine d'hommes
travaillaient alors à la bâtisse ; trois ont
été blessés, l'un très grièvement ; mais
on espère que leurs blessures n'auront
pas de suites fatales.

ASSAUT BARBARE.—Mercredi, vers deux
heures p. m., la police a été appelée pour
rétablir l'ordre dans le domicile de Tho-
mas Bowen, rue St. Martin. Il faisait la
noce depuis huit jours, et terminait sa
fête en brisant des meubles de ménage.
Comme il n'y avait plus de pain dans la
huche, Bowen avait volé deux poules
chez un de ses voisins, M. McNally, lai-
tier. Madame Bowen avait été si mal-
traitée qu'elle refusa d'en faire un pot-
au-feu. Son mari s'en chargea, et lorsque
la police entra dans la maison, elle trou-
va les deux poules qui enisaient dans un
châlon avec toutes leurs plumes.

Bowen avait assailli sa femme de la
manière la plus brutale ; il l'avait ter-
rassée et lui avait passé les trois bran-

ches d'une fourchette dans les fosses
nasales. Sa colère n'était pas encore
assouvie, il s'arma ensuite d'un couteau
de table et voulut lui couper la gorge,
mais il fut arrêté par ses enfants qui lui
enlevèrent le couteau des mains. La
pauvre femme s'était alors échappée et
avait appelé la police.

Bowen a subi son procès hier matin
devant le Recorder, qui l'a condamné à
deux mois d'emprisonnement aux tra-
vaux forcés.—(Minerve.)

LE RÉGNE DES EXTRAS VA REVIVRE.—Voici
une dépêche très intéressante mais
non pas très importante. Malgré tout
ce qu'elle contient, il n'y a pas, croyons-
nous, matière à s'alarmer ; mais, enfin on
y lit ce qui suit :

Boston, Mass., 27 octobre.—Le Herald
de St. Alban annonce, dans un télé-
gramme spécial, que des préparatifs se-
crets se poursuivent dans le Vermont du
nord pour une nouvelle invasion du ca-
nada par les Fénéens, qui aurait lieu cet
automne ou le printemps prochain, de
bonne heure.

Allons ! serions-nous destinés à enten-
dre de nouveau crier par nos rues : Ex-
tras de l'Événement du Journal de Québec
fraîchement descendus de Montréal hier-
soir, contenant les nouvelles de 300,000
féniens de tués, etc., etc., quinze fois sous,
c'est pas cher. Il y avait vraiment plai-
sir à voir alors avec quel zèle ces petits
bambins, porteurs des extras en ques-
tion, s'acquittaient de leur devoir, au
point de débiter, dans leur naïveté, des
phrases à faire sécher nos rues, ce qui
était très commode et peu dispendieux.

DÉRAILLEMENTS.—Le train du Central rail-
route parti de Jersey City à 5 heures
du soir, avant-hier, a déraillé à 7 heures
5 minutes près de la station d'Evona. La
locomotive a été entièrement démolie.
Deux wagons de fumiers, qui venaient
immédiatement après, ont été télescopés,
et le wagon suivant a été considéra-
blement endommagé.

Deux personnes au moins ont été tuées
raide, un aiguilleur, William Reilly, et
un voyageur nommé Nat Domic, de
Dunellen. Un autre voyageur était man-
quant, tué probablement et enfoui sous
les débris des wagons de fumiers.

L'aiguilleur William Flynn a été griè-
vement blessé, ainsi que les voyageurs
dont suivent les noms :

Phillips, J. A. Klein ; colonel Ten-
neyck, de Somerville ; Appleby, de Du-
nellen, qui a eu une jambe cassée.

Enfin trois dames qui étaient dans le
troisième wagon en ont été extraites par
les portiers, au prix de grandes difficul-
tés, et ont reçu toutes trois de doulou-
reuses incisions, faites par des éclats de
verre.

Ce déraillement désastreux n'a pas été
accidentel. Il a été occasionné par le
déplacement d'un rail mobile, déplacé
opéré avec intention, car un mor-
ceau de bois retenait le rail dans sa
fausse position. Un train était passé 95
minutes avant, à 6 heures 10 minutes.
L'acte criminel a donc été accompli dans
l'intervalle entre cette heure et 7 heures
5 minutes. Il est à souhaiter que son
auteur soit découvert, mais il ne le sera
probablement pas, les déraillements pre-
nant toujours de grandes précautions
pour rester ignorés.

Annonces Nouvelles.

Vente par encan.

La maison Renaud & Cie.

Le code de Procédure par le juge H. E. Tasche-
reau.

Bazar Annuel.—Josephine H. Hardif,
Assemblée Générale.—do.

Saisiepareille

DU DR. CHANNING

POUR LE SANG.

QUERIT

SYPHILIS.

SCROFULIS.

FEU-VOLAGE.

TOUTES LES

MALADIES DE LA

PEAU.

TUMEURS.

ELARGISSEMENT

DU FOIE ET DE

LA RATE.

AFFECTIOMS

RHUMATIS-

MALES.

MALADIES

DES

COGNONS

DE LA

VESSIE

ET

DES ORGANES

URINAIRES.

LEUCORRHEE

CATARRE

ET

TOUTES

LES

MALADIES

RÉSULTANT

D'UNE

CONDITION

IMPURE

ET

DEPRAVÉE

DU

SANG.

NOTA.—La Saisiepareille du Dr. Channing est
mise dans des grandes bouteilles avec le nom
senti dans le verre, et le prix en détail est
\$1.50 par bouteille ou six bouteilles pour \$8.00.
Vendu par tous les Droguistes en général, et la
plupart des négociants de campagne. Soyez cer-
tain de demander la Saisiepareille du Dr. Chan-
ning, et n'en prenez point d'autre. Si vous ne
pouvez l'avoir dans votre localité, adressez aux
Auteurs Généraux.

Perry Davis & Fils & Lawrence
377 Rue St. Paul, Montréal.

DÉJEUNER.—COCOA DE EPPS.—Agréable et re-
confortant.—Par une connaissance approfondie
des lois naturelles qui régissent les opérations de
la digestion et de la nutrition, et par une sa-
guenne application de magnifiques propriétés du
Cocoa bien choisi, M. Epps a pourvu nos salons
à déjeuner d'un brouillage délicatement savoureux
qui peut nous épargner plusieurs comptes de
médecins.

C'est par le prudent usage, de tels régimes de
nourriture, qu'on peut graduellement rétablir une
constitution mauvaise au point de la mettre en
état de résister à toutes sortes de maladies. Des
centaines de maladies nous environnent sans
cesser, prêtes à nous attaquer par le point le plus
faible de notre santé. Nous éviterons plus d'une
attaque de maux, en ayant soin de bien entrete-
nir la pureté du sang et de soigner notre consti-
tution.—Civil Service Gazette.

Chaque paquet porte l'inscription : " JAMES
EPPS & Co., Homœopathiques Chimistes, 48, rue
Threadneedle, et 170, Piccadilly, Londres

Bulletin Commercial.

Le montant perçu des Douanes dans le Port de
Québec, le 27 et 28 du courant, est de \$3,162.23.

MARCHÉ MONÉTAIRE.

New-York, 30 Octobre, 12 heures P. M.
On, 92
Echange Sterling, 81
Greenbacks, 90 à

E. C. Bankow,

Courier,

Vis-à-vis le Bureau de Poste

IMPORTATIONS.

27 octobre.—Par la goélette Ste Anne de Beau-
mont, McNeil, du Labrador—107 quarts de ha-
rengs 8 do d'huile, 21 do de saumon, 2 quarts
d'eau de vie, à Turgeon et Coriveau.

Par la barque Elisa, Chevalier, de La Poile—
341 quarts de harengs, 55 do de morue à Hunt,
Brook et cie.

27 octobre.—Par le SS Circassian, Wylie, de
Liverpool—3 ballots de marchandises à Chino,
attention de cie. 5 caisses de verroterie à Renaud
et cie. 4 ballots de marchandises à P. Garnau
et Frère. 4 do à Léger et Rinfret. 3 do à Glo-
ver, Fry et cie. 3 do à Davidson et Horan. 159
feuilles de fer à Chino, Beaudet et feie, 1954
bouteilles à N. Turcotte. 1 ballot à C. E. Holiwell.

Par le SS Secret, Davison, de Picton, etc.—
225 quarts d'huîtres à Leclerc et Letellier. 50
do à J. Pinsonneault. 50 do à J. Lepage. 50 do
à A. Fraser et cie. 19 do à C. Eaton. 16 do à
J. S. Rooney. 3 barils de poisson à E. Flynn.—Le
reste de la cargaison pour Montréal.

PAR LE GRAND TRONC.

27 octobre.—23 quarts d'acier à Chino, Beau-
det et cie.—21 ballots de tabac à la banque
Nationale. 12 do à N. Turcotte. 130 quarts de
lard à Renaud et cie. 1 char de fleur à Demers
et Dion. 1,000 paniers de lard à Renaud et cie.
4 quarts de verroterie à Renaud et cie. 75 caisses
de thé à Whitehead et Turner.

PAR ENCAN

SERONT VENDUS AU

PRESBYTÈRE de TROIS-PISTOLES

Le Sept Novembre Prochain,

Tous les biens appartenant à la succession de
feu MESSIRE J.-B. GAGNON, savoir :

cheval et voitures d'hiver et d'été, vaches et
porcs gras, farine et grains de toute sorte, ameub-
lement du presbytère, lits, lingerie, biblie-
thèque, une belle maison de deux étages avec
grange et étable, tout près de l'église.

Trois-Pistoles, 26 Octobre 1876.

Par ordre,

DES EXÉCUTEURS TESTAMENTAIRES.

Québec, 30 Octobre 1876—3f.

LA MAISON RENAUD & CIE.,

DIRIGÉE PAR

ED. DOLBEC,

SOLLICITE respectueusement du public une
visite à leur spacieux établissement, No. 24
de la rue St. Paul. Les visiteurs trouveront là des

Services à Dîner depuis \$12 à \$100.

Services à Dessert depuis \$8 à \$50.

Services à Déjeuner depuis \$4 à \$30.

Services à Toilette depuis \$2.50 à \$25.

Verreries de toutes sortes, et surtout un assorti-
ment magnifique de Plaque en Argent tels que :

Pots à l'Eau, Corbeilles, Huiliers, Vases

de toutes espèces, Objets de

Luxe etc., etc.,

Importés de la célèbre maison Meriden :

—AUSI—

3,000 boîtes de Vitres à des prix qui défient

toute compétition.

RENAUD & CIE.,

24, Rue St. Paul.

Québec, 30 Octobre 1876. — 3 mai 78-c. 99

LE

Code de Procédure

Par le Juge H. E. Taschereau.

PRIX : \$5.00

En vente au bureau du Journal de

Québec.

Québec, 30 Octobre 1876—1f.

115

Bazar Annuel

De la Société Charitable des Dames Catho-
liques de Québec, sous le Patronage de

MADAME CARON.

Le public est respectueusement informé que
le Bazar Annuel de la Société Charitable des
Dames Catholiques de Québec, s'ouvrira lundi,
le 11ème JOUR DE DÉCEMBRE PROCHAIN, dans
la grande salle de l'Hôtel Clarendon, rue
St. Anne et se continuera les jours suivants.

Le produit de ce bazar sera employé comme
par le passé pour venir en aide aux pauvres
Scieurs de la Charité qui ont sous leurs soins 60
vieilles femmes infirmes et au-delà de 160 orpheli-
nes et orphelins.

Les personnes charitables qui désirent contri-
buer à la bonne œuvre, sont priées d'envoyer
leurs effets aux dames dont les noms suivent :

Mad. U. Balzarotti, Mad. L. A. Boissvert,
" H. Bolduc, " G. W. Colfer,
" P. DeBlois, " C. Peters,
" J. Thos. Tourangeau " P. Tourangeau.

Messdames L. A. Cannon, Dr. C. E. Lemieux,
Dr. O. Robitaille et Jos. Tourangeau tiendront
la table de rafraîchissements.

Par ordre,

JOSEPHINE H. HARDIF,

Secrétaire.

Québec, 30 Octobre 1876—3f.

Avis Public

EST par le présent donné qu'une demande sera
faite à la Législature de la Province de Qué-
bec, à la prochaine Session, pour la passation
d'un Acte pour séparer le premier rang de la
paroisse St. Michel des autres concessions pour
les fins municipales.

P. FORGUES,

Québec, 16 Octobre 1876—4f.

Assemblée Générale

Des Membres de la Société Charitable
des Dames Catholiques de Québec.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE des
membres de la Société Charitable des Dames
Catholiques de Québec se tiendra lundi, le 6ème
JOUR DE NOVEMBRE PROCHAIN, A DEUX
HEURES P. M., dans la chapelle St. Louis,
dans la Basilique de Québec, pour procéder à
l'élection des officiers pour 1877.

Par ordre,

JOSEPHINE H. HARDIF,

Secrétaire.

Québec, 30 Octobre 1876—1f.

LIBRAIRIE !!

Immense Assortiment

—Récemment reçu à la Librairie de—

L. P. DERY,

40, Rue St. Pierre, Basse-Ville.

PAPIERS ET ENVELOPPES de toutes sortes.

LIVRES D'ÉCOLES de tous les auteurs, Fran-
çais et Anglais, comprenant la nouvelle SÉRIE
des LIVRES DE LECTURE par N. MONTPE-
TIT.

LIVRES DE COMPTES, REGISTRES, Etc., en
grande quantité, Tables d'Intérêt (Matte), Tables
de Balances (Waggoner).

ENCREURS EN VER COUPE, Crystal, avec
plateaux des patrons les plus nouveaux, EN-
CREURS MAGIQUES, Etc.

Articles de Bureau, en grande variété.

LIVRES DE PRIÈRES de tous genres.

Chapelets, Montures en Argent, Etc., grand
assortiment.

—AUSI—

Une grande variété de TABLIERS pour GRIL-
LES de SALONS, différentes nuances.

Escompte libéral accordé pour le
gros.

L. P. DERY,

Libraire,

40, Rue St. Pierre, Basse-Ville

Québec, 25 Octobre 1876. 944

CANADA.

Province de Québec, } COUR SUPÉRIEURE.

District de Beauce

DAME CAROLINE LÉOCADIE VENNEN, de la
paroisse de St. Anselme, épouse de AN-
SELME HYPOLITE LAROCHELLE, de la
dite paroisse de St. Anselme et dument
autorisée à ester en justice contre son dit
époux dans une action en séparation de
biens, Demanderesse,

VS
ANSELME HYPOLITE LAROCHELLE, de la
paroisse St. Anselme, mécanicien, Défendeur.

AVIS est par le présent donné que la deman-
deresse ci-haut nommée a porté devant cette
Cour, contre le défendeur, une action en sépara-
tion de biens.

St. Joseph, Beauce, 20 Octobre 1876.

(Signé), JOS. G. BOSSÉ,

Proc. de la Demanderesse.

Québec, 23 Octobre 1876—1m

La Sensitive.</

Toucheante histoire racontée par un évêque missionnaire présent au concile.

Un missionnaire, envoyé par son évêque dans un canton éloigné, pour étudier si l'on y pouvait établir un prêtre, arriva au terme de sa course sans argent et sans moyens de revenir. De son dernier dollar, il avait acheté un flacon de vin, afin de pouvoir dire la messe, ressource suprême et unique pour résister aux tentations de l'abandon. En ce lieu vivaient des hommes, des européens, et parmi eux des Français. Il les avait salués dans la langue de la patrie, et ces hommes, parce qu'il était prêtre, ne lui avaient pas répondu. Il s'établissait sous un arbre, à quelque distance des maisons où il ne pouvait espérer un abri, et il vécut des semaines entières, sans pain, de racines inconnues, qu'il essayait à tout risque, et de coquillages, qu'il mangeait crus, n'ayant pas d'intensité pour les faire cuire; mais la dureté persévérante des hommes, et la longue impuissance de sa prière étaient un plus grand tourment. Parfois, quelque habitant du village, passant, lui jetait une injure et s'éloignait. Personne qui voulait, non pas lui serrer la main, mais seulement l'entendre; pas un vieillard, pas un enfant. Un jour, il vit venir à lui un jeune homme, grand et beau, qui lui dit pour première parole: — "En grâce, avez-vous à manger?" C'était un prêtre envoyé à sa recherche par l'évêque. Il était mourant de fatigue et de faim, et il n'avait aucun moyen ni de l'emporter ni de repartir lui-même. A cause de la pauvreté de l'évêque et de l'expérience du pays, il était venu sans ressource. La charité seule avait pu le soutenir jusqu'au terme. Il se coucha par terre, implorant un peu de nourriture. L'autre lui présenta les coquillages dont il vivait principalement, des moules énormes, hideuses à voir, et dont le seul aspect souleva le cœur de l'affamé. Il n'y put toucher, et son hôte, désolé, entreprit dès ce moment que l'infortuné mourrait de faim. Ce dernier coup l'accabla; il se sentit vaincu. Peu de temps après, les deux missionnaires, étendus sous le soleil brûlant, dévorés de fièvre et de vermine, se dirent: — "Nous mourons ici. Que l'un de nous fasse effort et célèbre une dernière messe: il communiera et nous bénirons Dieu."

C'était le jour de l'Assomption. Ils tirèrent au sort pour dire la messe. Le sort échu au premier arrivé. Il offrit le saint sacrifice pour son frère mourant, couché près de l'autel de terre, et pour lui-même qui comptait aussi mourir. Il dut s'y reprendre à vingt fois, désespérant souvent de pouvoir achever, et cette véritable messe des morts dura près de trois heures. Enfin, le moribond put donner la sainte hostie à l'agonisant et consommer lui-même le triple sacrifice: au prêtre et à l'assistant s'immolaient eux-mêmes comme la victime, et la consolation de ces hommes était grande en cet acte suprême de foi et d'amour, bien capable de consoler le cœur du Fils de Dieu mourant. Le martyr expirant regardait avec tendresse son frère martyr défaillant au pied de l'autel; et celui-ci, voyant la candeur et l'âme angélique de ce jeune prêtre qui tombait si tranquille au début de la carrière, l'offrait et s'offrait lui-même comme prix de la commune victoire que le Crucifié voulait pour eux et qu'à leur tour ils voulaient pour lui.

La messe dite, le célébrant se coucha auprès de son compagnon, et ils attendirent la mort. Elle ne tarda point. Dans la nuit, le jeune prêtre mourut. Son dernier soupir effleura les lèvres de son frère, qui ne put qu'avec effort étendre la main sur sa tête en signe de dernière bénédiction et de dernier adieu.

Quelques passants se trouveront là quand vint le jour. Ils virent ce cadavre et ce mourant côté à côté. Ils en donnèrent la nouvelle au village, et ces cœurs durs, comprenant ce qui s'était passé, s'émoussèrent enfin, ou plutôt la mort avait vaincu, et Dieu déclarait la victoire. Ils vinrent donc en grand nombre, apportant de l'eau fraîche et des aliments, et le missionnaire survivant, toujours incapable de se mouvoir, sentit enfin une main serrer sa main. Ce n'étaient plus les mêmes hommes. Là où avait été l'autel, ils creusèrent une fosse, ils y descendirent le victorieux et beau cadavre, et ensuite, portant dans leurs bras le malade, ils le soutinrent sur le bord de cette fosse pour qu'il pût la bénir. Ils firent plus. A sa prière, ils coupèrent un grand arbre et en firent une croix, et la plantèrent sur cette tombe déjà féconde, et ainsi la croix apparut et prit possession de ce nouveau domaine.

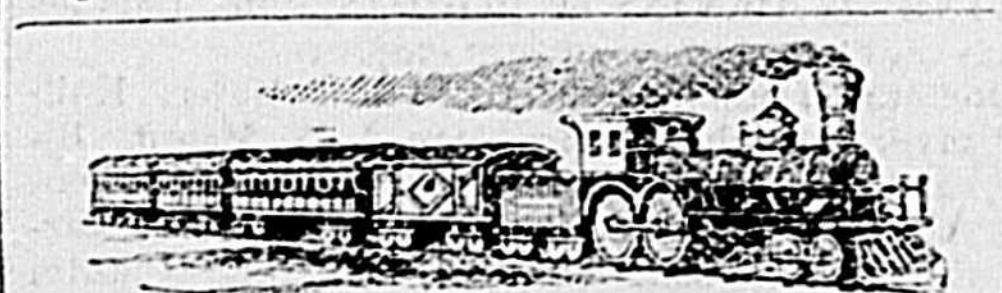
Il y a maintenant là une ville, une église et des milliers de catholiques, aussi dociles à la voix de leur évêque que chers à son cœur; et leur évêque est le missionnaire d'abord si cruellement repoussé. — "Je vais là aussi souvent que je le peux, disait-il, en achevant son récit; je parviens à retenir mes larmes, et mon cœur est plein d'allégresse dans l'admiration des choses de Dieu. Mais quand j'ai voulu parler à ce peuple du pied de cette croix, je n'ai jamais pu tirer de ma poitrine que des mots sans suite

et des sons inarticulés." C'est ainsi que la croix se plante et prend racine, ainsi qu'une Eglise germe et sort de terre, ainsi qu'une contrée livrée aux ténèbres et aux barbares devient un diocèse. Ainsi entrent les bonnes mœurs, les mœurs pures, les mœurs pieuses, les écoles, les hôpitaux, les études qui élèvent et font la force, la gloire et le charme de la civilisation, et tels sont les hommes qui entreprennent ces choses et qui les mènent à bonne fin.

Les animaux ruminants.
Les animaux ruminants, comme ceux de l'espèce bovine, n'ont pas de dents incisives à la mâchoire supérieure; elles sont remplacées par un cartilage qui leur sert de point d'appui pour couper grossièrement les herbes qu'ils avalent à moitié mâchées; leur langue, très-rude, sert à rassembler les végétaux et à en prendre rapidement une grande quantité à la fois. Les aliments se rendent d'abord dans une espèce de poche ou premier estomac; là ils commencent à fermenter, puis ils reviennent dans la bouche par petites boules pour être mâchés de nouveau et retournent ensuite dans les autres compartiments de l'estomac où la digestion se complète. Comme tout a été admirablement combiné par le Créateur, on doit remarquer que non-seulement les dents sont différentes chez les animaux qui doivent déchirer et chez ceux qui doivent broyer; l'estomac aussi est bien plus compliqué et plus développé dans les ruminants; les individus de l'espèce bovine, lorsqu'ils mangent avec trop d'avidité les plantes qui fermentent facilement, sont sujets au gonflement ou météorisation: afin d'éviter ce danger, avant de leur donner à manger, il faut bien examiner s'ils n'ont pas le flanc gauche gonflé et si le repas précédent est complètement passé; avec une telle précaution on évitera presque toujours le danger.



SOUS PRESSE
—ET—
Devant être bientôt Publiée
Une liste renfermant les noms de 800 ACHETEURS DE PIANOS, de Québec et dans le voisinage, des célèbres manufactures de CHICKERING, STEINWAY, HAINES, ET AUTRES; AUSSI **ORGUES DE CABINET** de Masson & Hamlin, et de Prince & Bell & Co. A toujours en main une grande variété de instruments ci-dessus décrits et les offre en vente à des conditions faciles de paiement.
Chaque instrument est garanti POUR CINQ ANS.
PIANOS ET ORGUES A LOUER.
R. MORGAN.
No. 28, rue Fabrique.
Québec, 21 août, 1876. 627



CHEMIN DE FER
Levis et Kennebec.
Le et après le 1er Octobre, et jusqu'à avis contraire, les trains marcheront comme suit:
La malle et le train mixte partiront de Lévis à 2.30 heures P. M., tous les jours (excepté les Dimanches), s'arrêtant aux stations intermédiaires, et arrivant à St. Joseph à 7.45 heures P. M.
Pour le retour, laissant St. Joseph à 5.00 heures A. M., ils arriveront à Lévis à 8.00 heures A. M.
Le fret reçu jusqu'à 2.30 heures P. M., à Québec, et celui de Lévis, reçu jusqu'à 3.30 heures P. M., seront expédiés le même soir.
Pour plus amples informations, s'adresser au bureau du surintendant, à Lévis, ou au bureau des contracteurs, 118, rue St. Pierre, Québec.
W. C. HALL, Surintendant.
LAROCHELLE & SCOTT, Contracteurs, Québec, 22 Septembre 1876. — 21 av. c. 947

PELLETERIES !!
NOUS VENONS DE RECEVOIR un magnifique choix de
Capots de Chats Sauvages.
Casques de Louche.
Casques de Mouton de Perse.
Peaux de Buffle.
—AUSSI—
Une grande variété d'imitations de LOUTRES, de CASTOR, de LOUP MARIN, d'ASTRACAN, Etc.
En vente à bon marché au No. 58, Rue Sous-le-Fort, Québec.
JOS. HAMEL & FRERES.
Québec, 11 Octobre 1876. 2

NATIONAL INSURANCE COMPANY
MONTREAL
HENRY LYE, Secrétaire.
C. D. HANSON, Inspecteur-en-Chief.
ALEX. W. OGILVIE, M. P., Président.
WILLIAM ANGUS, 1er Vice-Président et Gérant.

CAPITAL \$2,000,000.
Depot au Gouvernement de la Puissance en Debitures Municipales - - - \$56,000
Risque contre le Feu sur des propriétés de Ville et de la Campagne à des taux proportionnés.
Assurances sur les Eglises et les Convents avec leurs contenus, à des taux spéciaux.
F. O. PAQUET, Agent Solliciteur, A. G. TOURANGEAU, Agent, St. Roch.
L. S. E. THOMPSON, Agent, Lévis.
T. H. MAHONY, Agent Général.
No. 78, Rue St. Pierre, vis-à-vis la Banque Nationale, Québec.
Québec, 19 Avril 1876. 3 Mars 1876. — c. —

NOUVEL ETABLISSEMENT
—DE—
Bijouterie et d'Horlogerie.
LE Soussigné à l'honneur d'informer ses amis et le public en général qu'il vient d'ouvrir un établissement au
No. 241, rue St. Paul, en face du Marché du Palais, et No. 158, rue St. Jean, en dehors,
QUEBEC.

L'assortiment varié et considérable qu'il vient justement de recevoir et consistant en:
MONTRES en Or et en Argent.
CHAÎNES en Or, Argent et Cheveux.
EPINGLETES de toutes sortes pour Dames et Messieurs.
BRACELETS, COLLIERS, LOQUETS pour Dames.
JONGS unis et gravés, Jongs de toutes sortes.
PENDANTS D'OREILLES dans les goûts les plus variés.
BOUTONS DE CHEMISES en Or et en Pierre, nouveau genre.
HORLOGES unies et de fantaisie, derniers patrons.
Ayant été acheté au comptant lui a valu une diminution de 20 par cent sur les prix ordinaires, ce qui le met en état de pouvoir l'offrir au public à des prix défiant toute compétition.
Le Soussigné tenant établissement depuis 15 ans se croit en état de pouvoir offrir au public toutes les garanties désirables pour l'exécution de toute ouvrage, soit pour faire ou réparer toute espèce de CHRONOMETRES, MONTRES, HORLOGES, BIJOUTERIES, ETC., ETC.
JOSEPH DONATI,
HORLOGER ET BIJOUTIER.
Québec, 23 août 1876. 92

COMPAGNIE
L'ASSURANCE 'STADACONA'
Contre le Feu et sur la Vie
INCORPORE LE 26 MAI 1874.
Capital Autorisé \$5,000,000
Depôt du Gouvernement \$100,000.
BUREAU A PRINCIPAL : 20, RUE ST. PIERRE QUEBEC.
BUREAU DES DIRECTEURS :
Président. — J. B. RENAUD, Ecr., Directeur de la Banque Union du Bas-Canada.
Vice-Président. — Hon. J. SHARPLES, Directeur de la Banque Union du Bas-Canada.
Hon. E. CHINIC, Président de la Banque Nationale.
C. TETU, Directeur de la Banque Nationale.
JAMES G. ROSS, Ecr., Président de la Banque de Québec.
P. E. CASGRAIN, Ecr., M. P.
JOHN ROSS, Ecr., Président de la Banque Stadacona.
ALEX. LEMOINE, Ecr., Sec. Trés. de la Maison de la Trinité de Québec.
JOHN LAIRD, Ecr. Gérant. — G. G. PYKE, Inspecteur pour la Puissance. — E. ROBY O'BRIEN, Secrétaire. — CRAWFORD LINDSAY.
Des bureaux locaux sont établis dans toute la Puissance. Les polices d'Assurance contre le feu et sur la vie sont émises à des taux modérés.
Québec, 10 Janvier 1876. 929

Au Public !!
FAITES usage DU VIN DE QUININE DE CAMPBELL, le grand tonique fortifiant.
GUÉRIRA :
LA DÉBILITÉ GÉNÉRALE.
LA PERTE D'APPÉTIT.
LA LASSITUDE.
LA DIARRHÉE.
LA DÉBILITÉ NERVEUSE.
LA FIEVRE AIGUE.
L'INDIGESTION.
LES MALADIES Miasmatiques.
LA DYSPÉPSIE.
LES FIEVRES TYPHOÏDES.
A vendre en gros et en détail chez GINGRAS & LANGLOIS, Epiciers, 54, Rue du Palais.
—AUSSI—
La célèbre "POUDRE ROYALE" pour les enfants et les invalides appelée "ROYAL FOOD", préparée par Kenneth, Campbell & Co., Montréal.
A vendre par GINGRAS & LANGLOIS, 54, Rue du Palais.
Québec, 19 Juin 1876. 39

Fabrique de Papier, Carton, Etc.
DE
STE. JEANNE DE NEUVILLE, Comté de Portneuf.
Le soussigné à l'honneur d'informer le public qu'il a été nommé l'agent de cette Fabrique et qu'il a toujours en main un assortiment considérable de carton de bois de diverses qualités et d'épaisseur; et de papier enveloppe de toutes grandeurs et de divers qualités à des prix et à des conditions très-raisonnables.
LÉGER BROUSSEAU.
Québec, 23 Juin 1876. 50
EXPLICATION DU CATECHISME
De la première Enfance
L'usage des Instituteurs, des Instituteurs, des mères de famille, et pouvant servir aux élèves des grands séminaires, par l'abbé L. KINET.
Cet ouvrage a été importé spécialement pour les anciens élèves de l'École Normale-Laval.
En vente au Courrier du Canada : Prix : \$1.00 par la poste \$1.05 cts.

J. & W. REID,
RUE ST. PAUL, QUÉBEC.
MANUFACTURIERS DE PAPIER-FEUTRE
pour le rembourrage des maisons et pour mettre sous les tapis.
PAPIER Goudronné pour les couvertures des maisons.
PAPIER A ENVELOPPER, Gris, Brun, Drabe et Manilla, de toute grandeur et de toute qualité.
PAPIER A IMPRIMER, Blanc et de couleur, de toute grandeur et de toute qualité.
SACS DE PAPIER fait à la machine pour groceries, et marchandise sèches, de toute qualité et de toute grandeur.
LIVRES BLANCS, pour comptes ou mémoires, grands ou petits faits à ordre, sous le plus court délai.
IMPORTATEUR ET MARCHANDS De papiers à écrire, d'Enveloppes, De plumes et d'Encre.
Enfin de toute sorte de Papeteries.
Le tout sera vendu au plus BAS PRIX, soit en gros, soit en détail.
TAPISSERIES, en gros seulement.
J. & W. REID.
Québec, 6 Octobre 1876. 927
Voulez - Vous Faire de l'Argent.
C'est vous voulez faire de l'argent allez acheter vos Moulins à Coudre chez L. N. ALLAIRE & Co. Un rabai de 25 PAR CENT SERA FAIT PENDANT UN MOIS.
N'oubliez pas d'aller acheter vos Moulins à Coudre, chez L. N. ALLAIRE & Co., Rue St. Pierre.
Nos Machines à Coudre sont les meilleurs Moulins à Coudre vendus au Canada jusqu'à ce jour. Elles sont garanties pour CINQ (5) ANS.
L. N. ALLAIRE & Co., Rue St. Pierre, Vis-à-vis la Banque de Québec, Québec, 22 Septembre 1876. 927

Mis à l'épreuve depuis 20 ans.
Cire de Gibson,
Remède sur et efficace pour les Cors
—ET—
La meilleure emplate connue pour les Calus
L'onguent le plus doux, le plus abstersif et le plus curatif de nos jours, pour les plaies, les crevasses aux mains, les clous, panaris, brûlures et engelures.
C'est un remède d'une grande valeur pour apaiser les douleurs; c'est aussi un composé hautement estimé pour les plaies des chevaux.
Quant aux cors, l'application de cette cire est des plus douces comme effet; elle fait promptement disparaître la douleur et dessèche le cor, dans une période de jours proportionnés au temps depuis lequel il existe.
Preuve Evidente
de A. B. FOSTER, Ex-Sénateur, Waterloo :
Connaissant la valeur de la CIRE DE GIBSON, comme remède sûr et efficace pour les cors, j'ai pu la recommander comme étant le plus digne de confiance. Je suis persuadé que personne ne se servira de ce composé sans en éprouver un grand soulagement.
Hon. A. B. FOSTER.
De M. McBEAN, marchand de bois, Montréal :
M'étant accidentellement broyé le doigt entre deux pièces de bois, je ne pus fermer l'œil pendant deux nuits, tant ma douleur était grande. Je me servis alors de la CIRE DE GIBSON, et aussitôt la douleur cessa et je dormis la nuit suivante. Cet incomparable onguent avait épuré ma plaie en quelques minutes à mon extrême satisfaction.
ARCH. McBEAN.
PRIX : 25 cents la boîte.
En vente, en gros et en détail, par tous les pharmaciens et dépositaires de médecines de la Puissance.
JOHN LEWIS & CIE., Quartier Victoria, Montréal.
Québec 19 Juillet 1876 — 1an 59

COMPAGNIE DE NAVIGATION
Saint-Laurent.
Lignes du Saguenay.
CHANGEMENTS D'HEURES.
JUSQU'A nouvel avis le vapeur ST. LAWRENCE, le CLYDE partira pour Kamouraska arrêtant à Berthier, Ile aux Grues, Cap St. Ignace, l'Islet, St. Jean Port-Joli, Rivière-Quelie et St. Denis.
HA ! ET CHICOUTIMI, arrêtant à la Baie St. Paul, Les Eboulements, Malbaie, Rivière-du-Loup et Tadoussac, aller et retour.
LIGNE DE KAMOURASKA.
Les MERCREDIS et SAMEDIS, à 7 heures A. M., le CLYDE partira pour Kamouraska arrêtant à Berthier, Ile aux Grues, Cap St. Ignace, l'Islet, St. Jean Port-Joli, Rivière-Quelie et St. Denis.
Pour plus amples informations s'adresser au bureau de la compagnie, quai St. André.
A. GABOURY, Secrétaire.
Québec, 9 Octobre 1876. — 1 mai. c. e

Eugene Hamel,
ARTISTE-PEINTRE,
Portraits en couleurs à l'huile d'après nature. — Portraits au crayon d'après photographie.
PRIX TRÈS MODÉRÉS.
No. 363, Rue St. Jean, hors les Murs, Québec
Québec, 31 Mars 1876. — 1 an. 966
Aux Consomptifs
LE SOUSSIGNÉ, MÉDECIN en retraite, ayant providentiellement découvert, durant un voyage dans l'Asie méridionale, un remède végétal très-simple guérissant promptement et irrévocablement la CONSOMPTION, l'ASTHME, les BRONCHITES, la CATARRHE, et toutes les maladies de l'estomac et des poudrons, et aussi un remède assuré pour guérir les maladies nerveuses, le dépérissement prématuré du corps, et toutes les souffrances qui sont la suite des maladies de nerfs, croit de son devoir de les faire connaître au public. C'est dans ce motif qu'il fera parvenir [sans frais de port] à toute personne qui le désirera, la recette de préparation, et toutes informations nécessaires pour se servir efficacement de ces remèdes providentiellement découverts.
Les personnes qui désirent se prévaloir elles-mêmes, sans frais, des bénéfices de cette découverte, peuvent le faire en mentionnant ce journal, et en s'adressant, au retour de la malle, frais de port payés, au
Dr. Charles P. Marshall, 33, RUE NIAGARA, Buffalo, N. Y.
Québec, 5 Avril 1876. — 1an. 969

A Vendre
UNE MAISON AVEC HANGAR, située près de l'église de la Pointe au Tremble.
Les personnes qui désirent acheter, pourront visiter et juger des dimensions par elles-mêmes.
—AUSSI—
Dans le 3ème rang de la paroisse de la Pointe au-Tremble, une terre à bois dont cinq arpents sont défrichés et en culture.
S'adresser sur les lieux au propriétaire, M. HILAIRE BELAND.
Pointe-au-Tremble, 4 août, 1876. 1
CONDITIONS
—DU—
Courrier du Canada.
Prix de l'Abonnement :
CANADA — Un an \$5.00
do do (payable d'avance) 4.00
do Six mois 2.00
do Trois mois 1.20
ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE Un an 5.00
do Six mois 2.50
do Trois mois 1.50
ANGLETERRE Un an 20s
do Six mois 10
do Trois mois 6
FRANCE Un an 40 Francs
do Six mois 20
do Trois mois 12
TARIF DES ANNONCES
Les annonces sont insérées aux conditions suivantes, savoir :
Six lignes et au-dessous 50 cents
Pour chaque insertion subséquente 12 1/2
Pour les annonces d'une plus grande étendue elles seront insérées à raison de 10 cents, par ligne pour la première insertion, et de 5 cents pour les insertions subséquentes.
RECLAMES : — 20 cents la ligne.
Tout ce qui a rapport à la rédaction doit être adressé à
R. PAMPHILE VALLEE, Rédacteur-en-Chief.
Les annonces, les réclames, les abonnements doivent être adressés à
Leger Brousseau,
EDITEUR-PROPRIÉTAIRE,
No. 9, Rue Buade, H. V., Québec

LES VAPEURS DE LA
LIGNE DE LIVERPOOL.
(Partant de LIVERPOOL tous les JEUDIS et de QUÉBEC chaque SAMEDIS, arrêtant à Loch Foyle pour recevoir à bord et débarquer les Mallets et les Passagers allant en Irlande et en Ecosse en venant) partiront comme suit :
QUÉBEC
MORAVIAN Samedi, 14 Octobre 1876.
PERUVIAN " 21 " "
POLYNESIAN " 28 " "
SARDINIAN " 4 Nov. "
CIRCASSIAN " 11 " "
SARMATIAN " 18 " "
MORAVIAN " 25 " "
Prix du Passage de Québec :
Chambres \$50 \$70 \$80
Entrepont \$25
Intermédiaire \$40
LES VAPEURS DE LA
LIGNE DE GLASGOW
Partiront de Glasgow, chaque MARDI et de Québec, le JEUDI. Devront partir de Québec :
WADDENSAN, le ou vers le 12 Octobre.
HILGANDIAN, " 26 " "
WADDENSAN, " 2 Novembre.
Taux du Passage de Québec.
Cabine \$60.00
Entrepont 40.00
Intermédiaire 25.00
On ne peut retenir de chambres si on ne paye d'avance.
Il y aura dans chaque navire un médecin expérimenté.
On fera payer deux chelins sterling par bouteille à toute personne se fournissant elle-même de vins et de liqueurs pour l'ouverture des bouteilles.
Les Mallets et les Passagers pour Liverpool, laisseront le Quai Napoléon tous les SAMEDIS MATIN, à 9 heures précises.
Pour plus amples informations s'adresser à ALLANS, RAE & CIE., Agents
Québec, 11 Octobre 1876. 6-1

Agents demandés.
50 BONS AGENTS pour vendre le QUAKER CLEANER, le meilleur article pour un agent. Toutes les familles en ont besoin.
L. N. ALLAIRE & Co., Québec, 15 Septembre 1876. 106
D. OUELLET,
ARCHITECTE,
No. 60, Rue St. George, Fairbairn St. Jean, QUÉBEC.
Architecture Religieuse, une spécialité.
Il continuera comme par le passé à exécuter à son atelier, No. 60, RUE ST. GEORGE, toutes sortes d'ouvrages d'Architecture, tel que : AUTELS, CHAIRES, ORNEMENTATION, etc., etc., à des prix très-modérés.
Québec, 3 Mai 1876. — 1an 992